M. Vattemare pour la Bibliothèque de la ...
hommage de l'a...

LIBANIUS

ET

LES SOPHISTES

PAR

M. LE COMTE BEUGNOT.

Extrait du *Correspondant*, 2e année, n° 7, 10 Juillet 1844.

PARIS
V.-A. WAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 6.
1844



LIBANIUS ET LES SOPHISTES.

Dans les premiers siècles de son établissement, l'Eglise a eu des ennemis plus puissants et plus redoutables que les sophistes; elle n'en a pas rencontré de plus vains, de plus obstinés, de plus aveugles. L'habitude de sacrifier l'idée à la forme, de ne voir dans les pensées grandes et généreuses qu'un texte favorable à des phrases élégantes et harmonieuses, à des discours d'apparat, à des déclamations de théâtre ou d'académie, et de ne rien placer au-dessus du suffrage des gens de goût ou des applaudissements d'un public frivole, avait tellement énervé leur esprit et troublé leur raison que le triomphe même du Christianisme ne put leur faire comprendre ce qu'il y avait de faux dans leurs doctrines, d'insensé dans leurs espérances et de ridicule dans le genre de vie qu'ils avaient adopté. Ils restaient calmes et sans nulle crainte quand de toutes parts le monde ancien s'écroulait avec fracas, persuadés que cette immense rénovation était une tempête passagère que sauraient apaiser leur éloquence, leur vaste savoir et l'autorité qu'ils exerçaient sur la multitude. Cette confiance de la faiblesse en elle-même nous paraît un trait de caractère assez curieux pour mériter d'être examiné avec soin, et nous croyons qu'on ne jettera pas les yeux sans quelque intérêt sur le portrait que nous allons essayer de tracer de Libanius, le premier de tous les sophistes

du IVe siècle, celui qui protesta avec le plus de talent et de persévérance contre le triomphe d'une religion vers laquelle se sentaient entraînés tous les hommes vraiment supérieurs. Peut-être supposera-t-on qu'en rappelant le siècle où les Libanius, les Thémistius, les Maxime d'Ephèse luttèrent contre l'affranchissement du monde, nous avons l'intention de placer sous un voile transparent une autre époque et d'autres sophistes. On se tromperait. Aucun motif ne saurait à nos yeux excuser la moindre altération apportée à la vérité historique, aux dépens de laquelle se font toujours les allusions et les rapprochements. Le lecteur est libre dans ses appréciations, l'historien ne l'est pas dans les récits qu'il présente.

Libanius naquit à Antioche dans la première année du règne de Constantin et mourut à la fin du IVe siècle (1). Sa vie se prolongea donc pendant toute cette période de l'histoire romaine qui vit le culte des faux dieux passer de la domination à la tolérance et de la tolérance à la proscription. Si à cette circonstance on ajoute que Libanius exerça sur l'esprit de ses contemporains une notable influence et que le temps a épargné la plus grande partie de ses nombreux écrits, on comprendra que nous ayons conçu le dessein de faire connaître les illusions qui animaient les chefs du parti païen d'Orient, en recherchant et en plaçant dans tout leur jour les sentiments secrets ou avoués, les vœux, les espérances et les cruelles déceptions d'un homme que sa fidélité aux anciennes erreurs, son éloquence et l'estime publique dont il était environné désignèrent au triste et périlleux honneur de défendre devant Théodose des temples qui n'avaient plus de dieux.

Nous proposant de considérer dans Libanius, non l'orateur plus ou moins habile et disert, non l'écrivain d'un goût plus ou moins délicat et exercé, mais le défenseur des croyances helléniques, il est nécessaire de faire précéder ces recherches de quelques considérations propres à dissiper les doutes qui existent sur la situation intellectuelle et morale des adversaires du Christianisme en Orient à l'époque où ils perdirent, par l'effet de la conversion de Constantin, le seul appui qui pût encore les rendre redoutables et expliquer leur persistance.

(1) La lettre M placée à la suite d'une citation indique l'édition des œuvres de Libanius donnée par Morel (Paris, 1606—1627, 2 vol. in-f°) ; la lettre W, le recueil des lettres du même auteur, publié par Wolff (Amsterdam, 1738, in-f°).

Lorsque les doctrines du Christianisme commencèrent à retentir dans l'empire romain, les diverses classes de la société éprouvèrent un même sentiment de répulsion et de crainte, trop bien attesté par le nombre et l'acharnement des persécuteurs. Dans son ignorance, le peuple n'aperçut pas d'abord les bienfaits qui devaient résulter pour lui du triomphe de la loi de justice et de paix que le Christ avait révélée, et l'aristocratie était trop contraire à tout ce qui pouvait altérer, dans l'ordre moral comme dans l'ordre extérieur, l'immobilité des traditions religieuses et politiques de l'empire, pour ne pas opposer la plus énergique résistance à l'adoption de dogmes incompatibles avec la violence, l'injustice, l'esclavage, c'est-à-dire avec les fondements de la constitution romaine.

Cependant le Christianisme força ses adversaires à l'écouter, à le comprendre, et ses développements ne rencontrèrent plus d'autres obstacles que ceux qui leur étaient suscités par des intérêts politiques ou par une obstination irréfléchie. Dans cette période extrême de l'existence du polythéisme, on vit les croyances païennes, dont le petit nombre de défenseurs diminuait chaque jour, se réfugier sous l'égide de quelques institutions à l'établissement desquelles elles avaient contribué et qui ne pouvaient exister privées de leur secours, et continuer, à l'abri de ce fragile rempart, leurs protestations contre le mouvement qui entraînait la société.

Je vais faire connaître ces derniers retranchements de l'erreur, derrière lesquels se tenaient cachés tous ceux d'entre les Romains qui, au mépris de l'enseignement le plus éclatant que Dieu ait jamais donné aux hommes, espéraient encore dans la puissance des idoles.

L'étude attentive des derniers moments du polythéisme montre que cette religion avait pour soutiens en Orient des hommes très-différents, sous le rapport des idées, des mœurs, et de la position sociale, de ceux qui combattaient pour la même cause en Occident. Cette observation doit d'autant moins être perdue de vue qu'il serait naturel de penser que des hommes rangés sous un même drapeau avaient une seule manière de penser, de parler et d'agir. Marquons en peu de mots cette différence.

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de Rome, on y trouve la religion unie à la constitution politique. Cette alliance a été

si souvent signalée, ses causes et ses résultats ont été indiqués avec tant de précision, qu'il est inutile de revenir sur ce sujet; mais il importe d'observer que l'apparition du Christianisme, loin de changer cet ancien état de choses, resserra les liens qui, chez les Romains, unissaient les institutions religieuses et les institutions politiques, et que, si les chefs de la société repoussèrent obstinément pendant trois siècles les lumières de l'Evangile, leur endurcissement provenait autant de préjugés politiques que d'attachement pour un culte qui, depuis longtemps, avait perdu tout empire réel sur les consciences.

Le soin de conserver et de défendre cette institution vicieuse et épuisée appartenait à l'aristocratie romaine, et ce fut elle qui excita et dirigea l'opposition contre le Christianisme. Le sénat de Rome, qui jusqu'au IVe siècle ne compta pas dans son sein un seul chrétien, était l'organe naturel des passions de l'aristocratie, et sa place se trouvait marquée en tête de l'armée païenne. Après le sénat venaient les familles patriciennes, les curies provinciales, les ordres, les corporations, enfin tous les individus qui, sans appartenir à ces institutions, se trouvaient cependant en contact immédiat avec elles.

Le parti païen ne se composait pas en Orient d'éléments pareils. Dès son apparition, la religion chrétienne y fut considérée sous son aspect véritable, c'est-à-dire comme le principe d'une rénovation religieuse et morale, et non d'une révolution politique. Les Grecs la repoussèrent parce qu'elle blessait leurs vieilles erreurs, leurs convictions héréditaires, et non parce qu'elle ébranlait une organisation sociale qui, à bon droit, leur était odieuse. Libres de toute préoccupation politique, les païens d'Orient se livrèrent donc avec une curiosité inquiète à l'étude des idées chrétiennes, afin de pouvoir soutenir contre les chefs de l'Eglise une discussion sérieuse, et n'introduisirent pas dans un débat purement intellectuel des haines et des préjugés populaires. Sur ce point, ils différaient complétement des païens d'Occident; ils s'en éloignaient encore sur quelques autres. Ainsi les hommes qui dirigeaient dans les provinces de l'empire d'Orient la résistance aux progrès du Christianisme n'appartenaient ni à l'aristocratie ni à la haute classe de la société: c'étaient des philosophes, des sophistes, des rhéteurs, des gens de lettres, personnages aussi influents chez les Grecs qu'ils l'étaient peu chez les Romains. On s'étonnera sans doute que

nous ne fassions aucune mention des pontifes, des membres du sacerdoce païen. En effet, la mission de lutter contre la vérité semblait leur être dévolue; mais les pontifes ne formèrent jamais dans la Grèce une corporation chargée de conserver les dogmes du polythéisme. Uniquement occupés des actes extérieurs du culte, ils ne se croyaient pas soumis à d'autres devoirs. Les sacrifices, les jeux, les festins sacrés, la divination avec toutes ses folles pratiques composaient leurs attributions; le soin de débattre les divers systèmes enfantés par l'hellénisme était réservé aux philosophes qui, dans des écoles fréquentées par la jeunesse et par les hommes amis des recherches spéculatives, développaient et modifiaient l'essence mobile de cette religion. L'histoire atteste l'influence qu'exercèrent ces écoles sur la civilisation grecque.

Après les philosophes nous apercevons les sophistes ou rhéteurs. La mission de ces derniers consistait simplement à enseigner l'éloquence. Aussi longtemps que la Grèce conserva sa liberté, le crédit des rhéteurs fut soigneusement contenu; mais après la conquête des Romains, et particulièrement sous les empereurs, quand l'occasion de déployer une éloquence véritable manquait tout à fait, le goût de l'éloquence factice, des déclamations pompeuses, des allocutions publiques, des panégyriques, devint si général et si vif que la profession de rhéteur prit le caractère d'une sorte de magistrature publique qui conduisait à la faveur populaire et aux honneurs. A la distance où nous sommes placés, ces orateurs ne nous apparaissent pas sous des dehors très-graves; cependant il fallait qu'il y eût en eux quelque mérite réel et qui nous échappe, puisqu'ils formèrent à l'art de parler et d'écrire des hommes qui devinrent ensuite les plus fermes soutiens de l'Eglise.

Les philosophes étaient les conservateurs des croyances païennes; ils ne poursuivaient pas seulement la recherche de la sagesse, car le but de tous leurs travaux se définissait par ce peu de mots : « *La connaissance des dieux et de la sagesse.* »

Est-il donc surprenant qu'ils se soient considérés comme les antagonistes naturels du Christianisme, et que le premier cri d'alarme poussé contre notre religion soit sorti de leurs écoles? Remarquons en outre que presque tous les philosophes païens du IVe siècle, appartenant à la secte de Plotin, mêlaient à leurs méditations des pratiques théurgiques qui les mettaient souvent

en rapport avec les pontifes. Plusieurs d'entre eux, et il suffira de citer Maxime d'Ephèse, Eustathe et Antoninus, paraissent même avoir été revêtus de sacerdoces païens, ce qui fait dire à Brucker que la ruine des idoles fut pour eux une source amère de douleurs (1), « parce qu'ils étaient aussi bien les gardiens « des sanctuaires de la philosophie que des temples, et qu'ils « voulaient être regardés non-seulement comme des philoso- « phes, mais encore comme des pontifes. »

On ne comprend pas facilement pourquoi les rhéteurs s'associèrent à toutes les haines des philosophes, car ils ne pouvaient pas ignorer que le Christianisme avait ramené les beaux jours de l'éloquence, et que l'Église appelait plus particulièrement à la défense de la foi les hommes habiles dans l'art de la parole; mais, habitués à concentrer leurs études sur Homère et sur Hésiode, c'est-à-dire sur les écrivains qui étaient à la fois poëtes sublimes et historiens primitifs des traditions païennes, ils furent amenés à empreindre d'idées religieuses leur enseignement littéraire, et conduits peu à peu à partager les préventions et les erreurs des philosophes. Lorsque l'empereur Julien disait que le culte des dieux et celui des lettres étaient unis par un lien presque fraternel (2), il rappelait aux rhéteurs qu'ils avaient pour mission de répandre dans le cœur de la jeunesse à la fois le respect des dieux et l'amour des lettres, ou, en d'autres termes, la haine de la religion chrétienne.

Les rhéteurs comprirent si bien cette double obligation, et y conformèrent si attentivement leur conduite, qu'on avait fini par les regarder presque comme des ministres du culte, et que leurs discours étaient devenus le complément habituel des cérémonies religieuses (3).

Les philosophes attaquaient directement la religion chrétienne, tandis que les rhéteurs se bornaient à défendre l'ancien culte; et, même en le défendant, ils le considéraient moins comme une religion que comme la source véritable et unique du beau dans les arts d'imagination. L'examen d'aucune ques-

(1) *Historia critica philosophiæ*, t. II, p. 270.

(2) Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VII, p. 302.

(3) Libanius, t. II, p. 73. M.—Quoique Tertullien ait dit que le manteau de sophiste n'était pas incompatible avec la profession de Christianisme, il n'en est pas moins vrai que les sophistes, quand ils embrassaient la vraie religion, renonçaient aussitôt à leur métier. Saint Augustin regrette vivement d'avoir continué de paraître dans la *chaire du mensonge* après sa conversion (*Conf.* IX, 2).

tion dogmatique n'entrait dans le domaine de leurs études. Plus nombreux, plus actifs, vivant plus dans le monde extérieur que les premiers, ils donnèrent à la résistance païenne un caractère vif et passionné; ils la rendirent sinon populaire, au moins bruyante, sorte de succès que les sophistes, malgré leurs talents, ne pouvaient obtenir. Il n'existait pas d'ailleurs chez ces derniers une aussi grande confiance dans l'efficacité de leurs efforts qu'il serait naturel de le supposer; les doctrines néo-platoniciennes ayant quelques points de contact avec le Christianisme, il fut facile aux philosophes doués de pénétration de prévoir que ces doctrines ne pourraient pas longtemps résister à un adversaire qui les connaissait trop bien pour ne pas savoir comment il fallait les attaquer pour les anéantir. Je trouve dans les nouveaux platoniciens d'Alexandrie beaucoup de science, d'habileté, de ressources, mais peu de confiance en eux-mêmes. Proérèse, Anatole de Laodicée, saint Victorin et même saint Augustin passèrent du platonisme au Christianisme. Les rhéteurs, au contraire, qui ne possédaient que des notions incomplètes sur les grandes questions agitées à cette époque, restaient inébranlables, on ne peut pas dire dans leurs convictions, mais dans leur respect instinctif pour les traditions et les anciens usages de la société païenne, et surtout dans leur haine contre les docteurs chrétiens, dont la parole entraînante dépeuplait leurs écoles.

Il est plus facile de deviner que de décrire la stupeur et le désespoir qu'éprouvèrent ces deux corporations quand elles apprirent que Constantin venait d'embrasser la nouvelle religion; car l'ouvrage où était déposée l'expression amère de leur douleur, les *Commentaires historiques* d'Eunape, ne nous est point parvenu. Cependant, autant qu'on en peut juger quand on rapproche et que l'on compare les jugements portés sur ce prince par Julien, Eutrope, Victor, Eunape, dans ses *Vies des sophistes*, et Zozime, la conduite de Constantin ne fut pas considérée sous le même point de vue en Orient et en Occident. Les Romains virent dans le premier empereur chrétien le *turbator priscarum legum* (1), c'est-à-dire un empereur qui, au mépris des obligations les plus sacrées, abandonnait la défense des lois et des institutions nationales. Son crime était donc à leurs

(1) Ammien Marcellin, l. XXI, c. 10.

yeux un crime purement politique. Les païens de l'Asie, au contraire, jugèrent Constantin comme un prince à petites idées, à vues étroites, qui avait eu la faiblesse de se laisser séduire par les *Galiléens*, quand il avait, pour ainsi dire, sous la main les mystères sublimes de la philosophie alexandrine, dont Jamblique venait d'étendre et d'affermir la puissance. Cet acte mémorable fut donc pour les philosophes, qui, selon Cédrène (1), étaient les seuls à se plaindre de la conversion de Constantin, le fruit d'une erreur privée qui révélait la faiblesse d'esprit de cet empereur, mais laissait en définitive les choses dans le même état. Certes l'aveuglement ne pouvait guère aller plus loin.

Le parti païen d'Orient, voyant que Constantin ne portait aucune atteinte à la liberté de l'ancien culte, que le feu des sacri fices restait allumé, que les priviléges des pontifes étaient respectés, retrouva, après quelques moments de surprise, toute sa sécurité : elle fut de courte durée. Quand, par des faveurs de tout genre accordées aux chrétiens, l'empereur eut fait marcher vers les églises une foule de gens jusque-là incertains, les chefs du parti païen comprirent que le pouvoir politique mettait au service des idées nouvelles des moyens de séduction auxquels le plus grand nombre résisterait difficilement, et que le moment était venu pour eux de faire un appel aux idées, aux mœurs et aux intérêts dont la garde leur était confiée, d'échauffer le zèle de ce qui restait encore d'amis des dieux, sans se laisser accabler par un revers de fortune qui forçait les croyances nationales à se placer sur la défensive.

On a remarqué que, pendant les dernières années du règne de Constantin, un nombre considérable d'écrivains distingués appartenant au paganisme se préparaient, par de graves études, aux succès qui devaient plus tard illustrer leurs noms. Ce réveil inattendu du génie païen a été attribué soit à la longue paix qui termina le règne de ce prince et qui fit retrouver aux Romains un bonheur dont ils avaient perdu le souvenir, soit aux efforts de Constantin pour ranimer dans ses Etats la culture des lettres, efforts qui n'ont pas été niés par tous les détracteurs habituels de ce prince. A ces deux causes j'en ajouterai une troisième, qui est la conversion même du fils de Constance Chlore. Les philosophes et les rhéteurs, privés désormais de l'appui du pouvoir,

(1) P. 284 d.

sentirent que, s'ils ne redoublaient pas d'ardeur, leurs écoles allaient être abandonnées, et que leur crédit périrait. Ils s'appliquèrent donc à donner à leur enseignement plus d'intérêt, plus de force, plus d'éclat, et ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient prévenir le découragement de leurs disciples et arrêter l'essor que Constantin venait d'imprimer aux idées chrétiennes. Les *Vies des sophistes* d'Eunape présentent un tableau curieux de l'activité qui régnait à cette époque dans les écoles païennes. Édèse, Sopâtre, Eustathe, Théodore, Euphrase avaient recueilli et faisaient fructifier l'héritage de Jamblique; Thémistius ouvrait cette célèbre école qui, pendant vingt ans, obtint le beau titre de *reine de l'éloquence* (1). Partout on voyait accourir près de ces maîtres fameux une jeunesse avide de savoir et d'éloquence, et qui déjà avait puisé au foyer domestique un amour exalté pour les croyances helléniques. C'est au moment où l'esprit païen s'épuisait à donner ce dernier signe de vie que l'éducation de Libanius commença. Quand on songe qu'il était né à Antioche, la ville d'Orient la plus dévouée aux idées chrétiennes, qu'il fut pendant sa jeunesse uni par les liens de l'amitié à quelques hommes qui s'élevèrent au rang des plus célèbres docteurs de l'Église, qu'il avait reçu de la nature un esprit vif, facile, brillant, et plusieurs des qualités qui font le véritable orateur, on se plaît à croire que, s'il eût été abandonné à lui-même, il aurait suivi le mouvement général et mis ses talents au service du vrai Dieu. Mais les traditions reçues dans sa famille l'attachèrent à une religion mourante et le firent entrer dans une carrière où il fut, pendant tout le cours de sa longue vie, continuellement abreuvé de dégoûts, de déceptions et de tristesse.

La jeunesse de Libanius eut quelque chose de nomade. Nous le voyons quitter Antioche pour aller étudier à Athènes, puis abandonner Athènes pour Constantinople, revenir à Athènes, retourner à Constantinople, etc. Gardons-nous toutefois de penser que l'agitation de cette vie fut le résultat d'une disposition d'esprit particulière à Libanius. Les jeunes gens qui se vouaient à la profession de rhéteur étaient condamnés à de continuels pèlerinages scientifiques, et leurs premières années ne se passaient pas, comme celles des philosophes, dans le calme de la

(1) Grégoire de Nazianze, *Ep.* 139, p. 140.

méditation. Destinés non-seulement à donner des leçons d'éloquence, mais à parler soit devant l'empereur ou les magistrats, soit devant le peuple assemblé sur la place publique ou au théâtre, soit devant une société d'élite réunie dans un temple ou dans des thermes, ils étaient forcés de parcourir les provinces, d'errer de gymnase en gymnase, afin d'entendre discourir les maîtres de l'art, de se tenir au courant des changements que le goût du public pouvait éprouver, et de se faire connaître. Leur vie ressemblait beaucoup à celle des comédiens de nos jours.

La ville qui alors exerçait une attraction irrésistible sur tous les amis des lettres, chrétiens ou païens, philosophes ou rhéteurs, Grecs ou Romains, était Athènes. On voyait affluer dans ses murs tout ce que l'empire possédait d'hommes célèbres, puissants ou destinés à le devenir. Ils se liaient les uns avec les autres, et la diversité de religion, de parti ou de fortune, ne rompait pas toujours, dans la suite, l'amitié contractée sous les auspices des muses (1). Les païens étaient particulièrement attirés vers Athènes parce que le culte des dieux s'y maintenait dans tout son éclat (2), et que les mystères d'Éleusis y avaient repris, sous l'influence de l'école théurgique d'Alexandrie, une partie de leur ancienne vogue; aussi ne parlaient-ils d'Athènes qu'avec enthousiasme; elle était toujours pour eux *la ville sainte*, *la ville de la sagesse*, *les communs délices des dieux et des hommes* (3).

Dire que Libanius passa quatre années dans cette ville, qu'il ne la quitta pas sans former le projet de la revoir bientôt, que toujours il prononçait son nom avec un transport voisin de l'extase, c'est indiquer un sentiment que son imagination ardente se plaisait à exalter, mais que tous les rhéteurs partageaient avec lui.

Je ne veux pas, je le répète, écrire la biographie de Liba-

(1) Synesius nous apprend (*Epist.* 54, p. 190, b, c) que plusieurs de ses amis, et des prêtres même, se fondant sur des songes, le menaçaient de quelque malheur s'il ne faisait promptement le voyage d'Athènes. Une autre raison contribua à le décider: c'était de n'être plus obligé de regarder avec admiration ceux qui revenaient de cette ville. « Car ces gens, ajoute-t-il, quand ils sont avec nous, se croient des demi-dieux « parmi des mulets, non pas qu'ils entendent mieux que nous Aristote ou Platon, mais « parce qu'ils ont vu l'Académie, le Lycée et le Portique. » Libanius, au contraire, disait (*Ep.* 1389, p. 369) : « Il faut bien augurer de ceux qui viennent d'Athènes. »

(2) S. Basile, *Opera omnia*, t. I, p. 787.

(3) Libanius, t. II, p. 176. M.

nius ; je passerai donc rapidement sur l'époque où cet orateur luttait contre la difficulté de conquérir une place parmi les orateurs fameux. Qu'y trouvons-nous, en effet? Rien que la preuve d'un fait suffisamment connu, savoir : que les débuts d'un rhéteur donnaient naissance à des conflits de calomnies et d'apologies exaltées ; que l'intrigue se mêlait de cette importante affaire, et que souvent le magistrat était contraint d'intervenir pour calmer les animosités ou prévenir les voies de fait.

Libanius subit cette épreuve, et il en avait conservé un si durable souvenir que, dans sa vieillesse, écrivant l'histoire de sa vie, il n'oublia pas la plus petite des circonstances qui se rapportaient à son expulsion de Constantinople. Cet acte de rigueur, auquel Eunape assigne pour motif, et à tort, un fait honteux (1), mais qui fut le résultat d'une accusation de magie intentée contre Libanius par deux rhéteurs ses rivaux, eut lieu en l'année 346 : il était alors âgé de trente et un ans. Sans doute il avait déjà donné beaucoup de preuves de son attachement à l'ancien culte ; car, dans ses *Mémoires*, il se représente comme ayant dès sa jeunesse recherché avec avidité le commerce de ceux qui vivaient *plus avec les dieux qu'avec les hommes* (2). Cependant les passions religieuses ne le dominaient pas encore complétement, et à cette époque il n'était que rhéteur.

Forcé de quitter Constantinople, il se retira à Nicée, puis à Nicomédie. Il passa dans cette dernière ville cinq années qu'il déclare les plus heureuses de sa vie. On le conçoit facilement quand on se rappelle que Thémistius adressait aux habitants de cette puissante cité l'éloge suivant : « Je n'exciterais « pas à l'étude de la philosophie une ville dans laquelle les tem- « ples des Muses, de Mercure et d'Apollon seraient abandon- « nés pour les théâtres, les bains et de misérables courses de « chevaux. Je me suis attaché à vous parce que je vous sais « amis de la sagesse (3). » Déjà le nom de Libanius était répété avec distinction dans les écoles de l'Asie, quand Julien, sur l'ordre de Constance, se retira à Nicomédie. L'empereur défendit particulièrement à son neveu de fréquenter l'école de Libanius ; et le sophiste sous lequel le jeune prince avait précé-

(1) *Vita Libanii*, p. 97. Ed. Boissonad.
(2) T. II, p. 11. M.
(3) P. 306, d.

demment étudié à Constantinople, que l'on croit être Écébole (1), lui fit aussi promettre, avec de grands serments, qu'il ne prendrait jamais de leçons de Libanius. Julien n'osa pas violer cet engagement ; mais, ne pouvant ni voir ni entendre celui que la voix publique désignait à son admiration, il recherchait ses écrits et s'appliquait à les imiter. Il réussit si bien dans ce genre de travail qu'on le regarda longtemps comme ayant été l'élève de ce rhéteur.

Ainsi, vers l'année 351, Libanius était déjà suspect à la cour impériale, et elle éloignait soigneusement de lui un jeune prince qu'elle faisait élever dans les croyances chrétiennes.

Libanius, vivement blessé de cet acte de défiance, dit qu'Écébole, qu'il qualifie de *mauvais sophiste* (2), obtint l'éducation du jeune prince comme récompense de la haine qu'il portait aux dieux.

Après avoir transporté son école à Constantinople, Libanius revint à Nicomédie. Peu après il mit un terme à ses voyages, et rentra, en l'année 354, à Antioche, qu'il ne quitta plus. C'est donc de cette ville, chef-lieu du Christianisme, qu'il dirigea pendant près de quarante ans l'opposition des païens contre la religion. Mais telle était alors la puissance des idées chrétiennes que, du sein de son école d'éloquence, qu'on peut à bon droit appeler une école de paganisme, sortirent deux des plus éclatantes lumières de l'Église, saint Basile et saint Jean Chrysostôme. Le premier étudia sous Libanius à Constantinople, le second à Antioche, et, malgré la profondeur de l'abîme qui plus tard sépara le maître des disciples, jamais les liens d'un tendre attachement ne cessèrent d'exister entre eux.

L'état de l'ancien culte avait depuis quelques années reçu en Orient de graves modifications. Je vais donner sur ce changement si brusque de la politique des empereurs quelques éclaircissements, d'autant plus nécessaires qu'il règne beaucoup d'obscurité soit sur les lois, soit sur la conduite de Constance, relativement aux païens.

On lit dans le Code Théodosien deux lois de cet empereur : l'une, dont la date correspond peut-être à l'année 353, l'autre qui est datée de l'année 356 (3). Toutes deux prononcent la

(1) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. V, p. 489.

(2) T. II, p. 263. M.

(3) *Codex Theodosianus*, l. 16, t. 10; l. 6 et 7.

peine de mort contre ceux qui auront sacrifié ou rendu un culte religieux aux idoles. Cependant trois écrivains, partisans zélés de l'ancien culte, Ammien Marcellin, Symmaque et Eunape, ou déclarent hautement qu'il n'entreprit rien contre le culte des Romains, ou laissent voir implicitement que, sous son règne, les sacrifices et les autres cérémonies de la religion païenne s'accomplissaient sans difficulté. Si l'on joint à cette contradiction évidente les preuves données par Labastie dans son *Quatrième mémoire sur le souverain pontificat des empereurs romains* (1), on restera convaincu que les deux lois dont il est ici question n'étaient que de simples projets insérés à tort dans le Code Théodosien. Mais ici se présente une nouvelle difficulté. Libanius, dans son vingt-sixième discours, trace le tableau le plus sombre des persécutions qui, sous le règne de Constance, furent exercées contre les païens, et affirme que ce prince renversa les temples et abolit tous les rites sacrés (2). Que croire? Dira-t-on que dans ce discours, prononcé sous le règne de Julien, Libanius, pour flatter son parti et le rendre plus digne d'intérêt, se plut à exagérer les torts de Constance envers les dieux? Mais cette objection n'est pas applicable à la correspondance intime de ce sophiste; en écrivant à ses amis, il ne pouvait pas inventer des faits ni chercher à tromper des hommes aussi bien instruits des événements qu'il l'était lui-même. Or, il adresse à Numenius une lettre où il lui rappelle qu'il y avait danger de la vie à sacrifier sous le règne de Constance, et le loue d'avoir eu le courage de braver ce péril (3).

Un rhéteur nommé Acacius lui envoie un discours qu'il a prononcé dans le temple d'Esculape en l'honneur de ce dieu. L'orateur démontrait la puissance du fils d'Apollon à l'aide des inscriptions gravées sur les murailles du temple par les convalescents; puis il décrivait tragiquement les insultes faites au dieu par les chrétiens, les attaques, l'incendie, les autels souillés, les suppliants repoussés du temple et frappés, etc., etc..... (4).

(1) *Académie des Inscriptions*, t. XV, p. 97.
(2) T. II, p. 591. M.
(3) *Ep.* 14, 11, p. 647. W.
(4) *Ep.* 607, p. 292.

On ne peut donc pas nier que des violences eussent été commises contre le culte des païens. Ces violences étaient-elles autorisées par une loi? Je ne le pense pas; mais je suis en même temps porté à croire que, dans beaucoup de lieux, les magistrats chrétiens se servirent des lois rendues par Constance, en 357 et 358, contre les sacrifices prohibés, c'est-à-dire contre les immolations qui étaient faites dans l'intention de dévoiler l'avenir (1), pour porter obstacle à l'exercice légal du culte. A cette époque, les païens, sous prétexte de sacrifier selon l'usage ancien, sacrifiaient avec l'intention cachée de consulter le destin; les magistrats chrétiens, ne pouvant pas lire au fond des consciences, prenaient sur eux, quand ils étaient secondés par l'esprit des populations, d'interdire les sacrifices de tout genre (2).

S'il règne de l'incertitude sur le caractère et la date des lois rendues par Constance contre l'ancien culte, il n'y en a aucune sur la politique suivie par la cour impériale, surtout vers la fin du règne de ce prince. Une corruption inouïe avait, sous la protection des eunuques et d'une foule d'hommes avides, envahi le palais. Les riches propriétés du clergé païen étaient l'objet de la convoitise des courtisans, et le faible Constance, obéissant à un mouvement irréfléchi de piété, leur abandonnait ces propriétés ou plutôt les livrait à un pillage public. La saisie des biens appartenant aux temples, acte important, nécessaire, devait être longtemps méditée et exécutée avec prudence; l'empereur ne la considéra que comme un moyen d'enrichir ses amis, et, sans prendre aucune mesure d'ordre ni de conservation, il laissa dilapider le riche domaine des idoles. Cette spoliation blessa une multitude d'intérêts, fit naître des conflits et exalta le ressentiment des païens.

En 349, Libanius, prononçant le panégyrique de Constance et de Constant, n'avait pas balancé à décerner de magnifiques éloges à ces deux princes. Plus tard, il écrit à Thémistius et lui dit encore : « L'empereur est le meilleur des hommes, « comme tu es le meilleur des philosophes (3). »

Telle était, à cette époque, sa sécurité ou l'étendue de ses il-

(1) *Cod. Theod.*, l. 9, t. 16, l. 4, 5.
(2) Stuffken, *de Theodosii in rem christianam meritis.* Lugd. Bat., 1828, p. 28.
(3) *Ep.* 1319, p. 614. W.

lusions qu'il ne craignait pas de célébrer la sagesse de Constantin, et de déclarer que le consentement universel plaçait ce prince au-dessus de tous ses prédécesseurs (1). Quand ensuite il vit les effets de la piété du premier empereur chrétien se révéler sous le règne de ses fils, et amener si vite la confiscation des biens du sacerdoce païen, alors il ouvrit les yeux, s'efforça de racheter des louanges données trop vite, et déchira avec amertume la mémoire d'un prince qu'il ne qualifiait plus que de *législateur impie* (2). Dans sa vieillesse, alors que tant d'autres empereurs chrétiens avaient occupé le trône, il se rappelait encore avec indignation cette époque où tout ce qu'il révérait avait été, selon lui, abandonné avec dédain aux outrages des impies. En reprochant à Constance moins ce qu'il avait fait que ce qu'il avait laissé faire, Libanius usait peut-être de son droit; cependant la postérité s'est, avec raison, refusée à placer, sur la foi du rhéteur, Constance au nombre des princes qui ont appelé la violence au secours de leurs convictions.

Le moment était venu où le paganisme allait reparaître, pour quelques instants, sur le trône. On sait les événements qui firent passer le pouvoir entre les mains de Julien.

Ce jeune prince représentait, avec une singulière exactitude, le paganisme tel qu'il existait en Orient. Ses opinions, ses croyances, ses mœurs étaient celles d'un sophiste d'Alexandrie, et nullement d'un prince de la famille impériale. Toute restauration de l'ancien culte aurait satisfait les rhéteurs et les philosophes; mais celle qui fut opérée par Julien porta au plus haut point leur fierté et leur bonheur, car elle parut être leur ouvrage. Ils voyaient le trône occupé par un empereur formé à leurs leçons, qui les aimait, les recherchait, ne se trouvait heureux que dans leur société; de l'âme duquel ils avaient habilement retiré tous les germes des idées nouvelles, pour y déposer la confiance la plus vive dans les vieilles erreurs du polythéisme rajeunies par l'école d'Alexandrie. Pouvaient-ils, après le règne de Constantin et de Constance, et quand déjà l'Église était parvenue à affermir son influence politique, espérer une révolution aussi favorable à leurs intérêts et aussi flatteuse pour leur vanité?

(1) T. II, p. 117. M.
(2) *Idem*, p. 41. M.

Le premier acte de Julien fut d'appeler près de lui Maxime d'Éphèse et Chrysanthe, qui l'avaient initié aux mystères divins, et qui, par leurs pratiques superstitieuses, avaient jeté dans son esprit, avec tant de folles erreurs, la pensée qu'un jour il serait appelé à monter sur le trône et à relever les statues des dieux.

Maxime traversa l'Asie comme un triomphateur; les sénats des villes venaient à sa rencontre pour le féliciter; le peuple l'accompagnait en poussant des cris de joie (1). Chrysanthe, effrayé par des pronostics funestes (2), ou éclairé tout simplement par son bon sens, refusa de prendre place dans cette cour, véritable école de sophistes, qui allait tenter la plus insensée des entreprises. Jamblique d'Apamée refusa également de renoncer, en faveur de Julien, à sa vie méditative; mais le fameux Priscus vint partager le crédit de Maxime. Si l'on en croit Libanius (3), ces deux philosophes ne quittaient jamais l'empereur; ils se présentaient partout à ses côtés comme ses deux démons familiers. Libanius ne pouvait pas prétendre à exercer sur l'esprit de l'empereur autant d'empire que les Maxime, les Priscus, les Chrysanthe, les Himère, les Jamblique, les Aristomène, les Oribaze; il était rhéteur et non pas philosophe. Julien chérissait en lui l'ami fidèle des dieux, l'orateur habile et renommé, que l'on écoutait avec ravissement; l'écrivain pur et ingénieux, dont les nombreux écrits réchauffaient partout l'amour des lettres; il lui témoignait même une sorte d'adoration, en lui écrivant, par exemple (4) : « Je t'aime et j'aime jusqu'à ton nom, comme ces personnes éprises d'une malheureuse « passion. » Toutefois, Libanius n'avait pas approfondi avec Julien les secrets de la science qui dominait entièrement l'esprit de ce prince, dont la confiance intime était réservée aux philosophes, qu'il regardait comme des intermédiaires sacrés entre la Divinité et lui. Julien appela tous les ennemis du Christianisme, sans distinction de secte ou de profession, à prendre part à la restauration des autels du mensonge; cependant sa véritable affection appartint exclusivement aux sophistes, qui, pendant

(1) Eunape, *Vita Maximii*, p. 79.
(2) *Id.* p. 77, 78.
(3) T. II, p. 218. M.
(4) *Ep.* 44, p. 84. Ed. Heyler.

son règne, furent non-seulement ses amis, mais ses confidents, et malheureusement aussi ses conseillers.

Libanius dit que Julien le trouva et le laissa pauvre; il l'en remercie (1); car il ne considéra pas la révolution qui venait de s'opérer comme une occasion d'agrandir sa puissance et d'augmenter sa fortune. Cependant il accepta les fonctions de questeur, qui à cette époque ne consistaient guère qu'en celle de secrétaire de l'empereur (2), et furent pour Libanius un simple titre honorifique.

Tout entier au bonheur qui remplissait son âme, il ne paraît avoir été dominé que par deux pensées: exciter la piété des autres par l'exemple de la sienne, et empêcher que quelques fanatiques n'entraînent son parti dans les voies d'une imprudente réaction. Les lettres qu'il écrivit pendant le règne de Julien montrent combien les croyances et les cérémonies de l'ancien culte exerçaient encore d'empire sur certains esprits. Libanius n'est occupé que de sacrifices, fêtes, jeux, repas sacrés, pieux discours; pour lui toute la religion est là. Il trépigne de joie en écoutant le récit qui lui est fait d'une cérémonie en l'honneur de Diane; il s'enquiert de la magnificence du festin, du nombre des convives et de l'éloquence des discours (3). Comme il admire ce Pythiodorus qui, marchant en avant de Maxime, quand ce philosophe traversa l'Asie avec Julien, faisait partout ouvrir les temples, relever les simulacres, couler sur les autels le sang des victimes, et décidait ainsi les consciences flottantes à revenir aux idoles (4)! Avec quel soin minutieux il rend compte à Julien des fêtes célébrées à Antioche en l'honneur de Calliope! Indépendamment des jeux équestres, il y eut, dit-il, des représentations théâtrales; les cérémonies furent célébrées dans le théâtre; le peuple poussait des acclamations très-bruyantes, et le préfet Alexandre donnait l'exemple, etc.... (5). Il écrit à Sopolide, qui se trouvait à Athènes: « Il faut appeler et croire heureux celui qui participa « à une telle fête, qui put regarder le dieu et son temple, « qui vit le dieu porté processionnellement dans la ville après

(1) *Ep.* 372, p. 184. W.
(2) Zozime, l. V, c. 32.
(3) *Ep.* 622, p. 297. W.
(4) *Ep.* 506, c. 290. W.
(5) *Ep.* 723, p. 346. W.

« une station faite hors des murs, selon les rites. N'était-il pas « au comble du bonheur celui qui envisageait le dieu et jouissait « du spectacle de son culte spécial; qui pouvait, en peu de « jours, visiter plusieurs endroits et dire : J'ai vu l'Aréopage, « j'ai vu la citadelle, j'ai vu les déesses (les Euménides) apaisées « après une longue fureur? » Lorsqu'un étranger se présente devant lui, la première question qu'il lui adresse est celle-ci : « Sacrifiez-vous aux dieux (1)? » Et si l'étranger lui répond affirmativement, alors Libanius témoigne sa joie et l'engage à s'assurer par ses propres yeux de la piété des païens d'Antioche (2). Tel est enfin son bonheur que, quelquefois, il oublie ses anciens ressentiments et pardonne même à Constance, trouvant que, sous la prétendue persécution commandée par ce prince, les rhéteurs ont agrandi leurs pensées, mûri leur talent, affermi leur courage, et que ces avantages sont sans doute une compensation accordée par les dieux (3)? « Naguère, « dit-il (4), nous appelions la mort; aujourd'hui nous voudrions « vivre autant qu'Arganthon. » Quand on réfléchit que, pour parvenir à ce haut degré de piété, Libanius n'avait pas eu besoin de recourir au néo-paganisme prêché par les Alexandrins, on apprend avec surprise que la vieille religion hellénique réduite, pour tout moyen d'influence, à ses pompes, à ses traditions et à la puissance de l'habitude, alimentait encore le sentiment religieux dans certains esprits.

Le règne de Julien fut l'époque la plus heureuse et j'ajouterai la plus honorable de la vie de Libanius; car, pendant ces dix-huit mois, si longs pour les chrétiens et si rapides pour lui, il ne cessa de recommander à ses amis la prudence, et de s'opposer à ce que la restauration du paganisme ne tournât en une persécution contre les chrétiens. Il était convaincu que ce culte portait en lui-même un principe de force suffisant pour consolider sa victoire, et il ne voulait pas que ce triomphe fût entaché de violence. Beaucoup de païens éclairés pensaient avec Julien (5) que *la fausse opinion sur les dieux ne peut être vaincue ni par le feu ni par le fer;* mais cette opinion

(1) *Ep.* 1467 p. 670. W.
(2) *Ep.* 607, p. 292. W.
(3) *Ep.* 1467, p. 670.
(4) *Ep.* 606, p. 290.
(5) Fabricius, *Bibl. Græca*, t. VII, p. 256.

n'était point partagée par la tourbe du parti, ni même par les administrateurs des villes qui, sous prétexte de venger les insultes faites aux dieux sous le règne précédent, poursuivaient avec acharnement les acquéreurs de biens sacerdotaux, et n'étaient pas même satisfaits par une prompte et entière restitution. Il convenait donc que les idées de modération fussent souvent rappelées par un homme dont la voix possédait une grande autorité, et Libanius comprit qu'il servirait mieux sa cause en remplissant ce devoir qu'en venant augmenter le cortége de sophistes qui entourait l'empereur.

Quelques faits montrent que Libanius, en cette circonstance difficile, se conduisit de façon à mériter la reconnaissance de ses adversaires. L'équité ne permet pas de passer ces faits sous silence.

Un chrétien nommé Orion, compatriote de Libanius, avait été gouverneur de Bostres sous Constantin; il s'était conduit envers les païens avec une grande tolérance, respectant et favorisant même les pontifes; cependant il fut dénoncé et forcé de fuir. Il vient trouver Libanius, et, fondant en larmes, lui parle en ces termes (1): « J'ai échappé avec peine des mains de ceux que j'avais « comblés de bienfaits, quoique je n'eusse jamais, quand cela « m'était aisé, nui à personne. Cependant peu s'en est fallu « qu'ils ne m'eussent fait périr. Si quelqu'un possède des choses « sacrées, qu'il soit contraint à les restituer, et non déshonoré « ou puni.... » Il raconta ensuite le pillage de ses biens et montra ses champs abandonnés, son frère fuyant, et le reste de sa famille exilé. Libanius, convaincu que ces odieuses persécutions étaient condamnées par l'empereur et suscitées par l'avidité et non par le zèle religieux, écrivit au sophiste Bélaïus, nouveau magistrat de Bostres, pour le solliciter en faveur d'Orion. Cette lettre n'ayant pas produit d'effet, il en écrivit une seconde. Je citerai celle-ci parce qu'elle met dans tout leur jour les vrais sentiments de Libanius sur le point qui nous occupe.

« Au temps de sa prospérité, Orion était mon ami; maintenant « il est malheureux, et je conserve pour lui mes anciens senti- « ments; car je rougirais de confirmer le proverbe et de paraître « fuir un ami dans l'infortune. Il pense sur les dieux différem- « ment de nous; mais s'il a été trompé, il se nuit à lui-même,

(1) *Ep.* 673, p. 322. W.

« et ce n'est pas à ses amis qu'il appartient de l'attaquer. Je de« manderai à ceux qui aujourd'hui le persécutent de se rappe« ler combien de fois il les a secourus, et je les engagerai à lui « témoigner leur reconnaissance, plutôt que de chercher à en« sevelir vivant leur bienfaiteur. Après avoir tourmenté ses pa« rents et fait le pillage des Mysiens (1), ils tournent contre lui « leur fureur, croyant être agréables aux dieux, quoiqu'ils soient « très-éloignés de leur rendre le culte convenable. Il n'est pas « surprenant de voir des hommes, entraînés hors des voies de « la raison, préférer ce qui les flatte à ce qui est bien; mais toi, « qui, de la chaire de professeur, t'es élevé à la dignité de ma« gistrat, tu devais contenir de tels gens, les persuader ou ré« primer leur audace. Si Orion possède des sommes appartenant « aux temples et qu'il puisse les rendre, qu'il soit frappé et dé« pouillé, qu'il éprouve le sort de Marsyas; car, puisqu'il pour« rait, en restituant, être libéré, s'il se montre assez cupide pour « tout faire par amour de l'argent, sa punition sera juste; mais « s'il est un nouvel Irus qui, le plus souvent, se couche mourant « de faim, nous ne gagnerons par les supplices qu'une seule « chose : ce sera de le rendre illustre parmi nos ennemis. Pré« vois ce qui arriverait s'il venait à mourir en prison, et crains « de susciter un nouveau Marcus (2). Ce Marcus fut garrotté et « déchiré de coups, on lui arracha la barbe; il supporta tout « avec courage. Maintenant on le regarde presque comme un « dieu, et s'il se présente quelque part, la foule se presse autour « de lui. L'empereur, instruit de ce qui s'était passé, regretta « beaucoup le temple, mais il n'ordonna pas que cet homme fût « mis à mort. Que le sort de Marcus te serve de règle. Renvoie « Orion sain et sauf, afin qu'il ne devienne pas un objet d'admi« ration. Il assure qu'il n'a rien pris. Admettons qu'il soit cou« pable : si tout l'argent est dépensé, espères-tu trouver sous sa « peau des mines d'or? Non, par Jupiter! ami et juge, ne fais « rien d'imprudent. Si Orion doit être puni, qu'il puisse se mon-

(1) Locution proverbiale.

(2) Marc, évêque d'Aréthuse, avait, du temps de Constantin, abattu un temple célèbre et fait construire une église à la place. Le peuple voulut, sous le règne de Julien, qu'il rétablît le temple. Marc, s'y étant refusé, fut soumis à d'affreux tourments. On en fut d'autant plus indigné qu'il passait pour avoir contribué à sauver Gallus et Julien, lors du massacre de leur famille, après la mort de Constantin. V. Théodoret, l. III. c. 7. Sozomènes, l. V, c. 10.

« trer en public sans blessures, et qu'il n'ait pas de motifs de se « prévaloir contre nous. »

Tout n'est pas générosité dans ce conseil, et ce que veut surtout Libanius, c'est qu'on ne rende pas les chrétiens intéressants par d'odieuses persécutions ; cependant on ne peut se refuser à reconnaître qu'un acte semblable honore son caractère et prouve qu'il savait résister à l'entraînement auquel ses amis cédaient avec tant de légèreté.

Les enfants de Thalassius, habitants de la Phœnicie, furent dépouillés de leurs biens et proscrits parce qu'ils avaient aussi transformé un temple en habitation particulière. Libanius prit leur défense, et écrivit à Caïanus, gouverneur de la province, pour lui faire savoir combien il était surpris que, sous un magistrat tel que lui, l'injustice commise envers les fils de Thalassius ne fût pas encore réparée.

« S'il se trouve, dit-il (1), des gens qui s'écrient que nous « avons tout envahi, laisse-les parler, et bientôt tu comprendras « que les faits démentent l'accusation. Il faut nous réjouir de la « restauration des temples, mais ne pas la rendre amère à nos « ennemis, afin que nous n'entendions pas répéter aujourd'hui « ce que nous-mêmes nous disions autrefois contre ce qui se fai- « sait. Les Thalassius ont changé un temple en maison : ils ont « fait ce qui plaisait au prince de cette époque. Je ne les loue « pas, je dis seulement que leur action était conforme à l'esprit « du temps. Les Phœniciens, qui aujourd'hui possèdent la « maison et l'habitent, veulent reconstruire le temple ; et pour- « quoi ? O gens de bien ! gardez la maison et rétablissez le tem- « ple, mais ne persécutez pas ceux qui en ont été chassés. Je « crois cependant que l'on veut faire l'un et l'autre. Les dieux « n'imitent pas les usuriers cruels, et si quelqu'un restitue ce « qui leur appartient, ils ne veulent pas qu'il soit tourmenté. »

Il prit contre le célèbre préfet Alexandre la défense d'Eusèbe, accusé d'avoir, sous les princes chrétiens, vexé les partisans de l'ancien culte : c'était, on le conçoit, l'accusation banale du moment. Eusèbe avait été jeté en prison ; Libanius le fit mettre en liberté en adressant au préfet une menace tout à fait digne d'un rhéteur. « Rends-moi Eusèbe, ou je ne parle plus. » Il le recueillit chez lui et écrivit en sa faveur à

(1) *Ep.* 1426, p. 652. W.

Alexandre. Il proteste que jamais Eusèbe n'a insulté ceux qui jurent par Jupiter. « Il se conduisait avec une si grande modé-« ration, ajoute-t-il (1), qu'on aurait dit qu'il lisait dans l'avenir. » Dans les temps de révolution, bien des gens pensent et agissent comme cet Eusèbe.

Libanius embrassa encore, devant Hésichius et les pontifes, la défense d'un certain Théodule qui, de même que les personnes dont je viens de parler, avait acheté et converti en habitation un édifice sacré. Il fait remarquer ce qu'a de peu sensé et de contraire à l'intérêt des villes cette manie d'abattre des maisons élégantes pour reconstruire à la place des temples (2). On ne peut cependant pas dire qu'il eût le pressentiment que ces temples ne seraient jamais achevés.

Libanius voulait que l'ancienne religion fût replacée dans tous ses droits; que les citoyens qui avaient envahi et dépouillé les temples restituassent le fruit de leurs rapines. Il voulait que les temples fussent restaurés, embellis, ornés; car réparer un édifice sacré, c'était, selon lui (3), rendre la patrie plus belle; mais il détestait le zèle excessif de ces magistrats, récents amis des dieux, comme il le dit (4), qui, en persécutant les chrétiens, espéraient faire oublier qu'ils avaient affiché une opinion et tenu une conduite bien différentes sous les deux règnes précédents.

Libanius ne fut pas le seul de son parti à donner cette preuve de sagesse; car Chrysanthe, qu'Eunape représente comme doué d'une rare prudence, ayant été nommé par Julien grand-pontife de Lydie, montra tant de circonspection qu'on ne s'aperçut pas dans cette province, dit Eunape, de la restauration des temples.

Je ferai toutefois observer que, dans son oraison funèbre de Julien, Libanius célèbre les apostasies nombreuses obtenues sans beaucoup de peine par ce prince (5); mais les discours de Libanius ne sont le plus souvent que des déclamations rédigées pour un certain auditoire dont l'orateur voulait avant tout obtenir les applaudissements, et ils reproduisent moins exacte-

(1) *Ep.* 636, p. 302. W.
(2) *Ep.* 636, p. 302. W.
(3) *Ep.* 669, p. 320. W.
(4) P. 218. M.
(5) T. II, p. 291. M.

ment ses opinions véritables que ne le font ses lettres. Or il en est une, adressée à Alexandre, dans laquelle on lit ces mots (1) : « Je sais que tu es rempli de piété et que tu attires beaucoup « de monde au culte des dieux; mais ne sois pas surpris si, « parmi ceux qui sont revenus à la religion, il y en a qui dés- « approuvent intérieurement ce qu'ils font et qui condamnent « toujours les sacrifices. Ils t'obéissent en public, parce que tu « commandes, et ils s'approchent des autels; rentrés chez eux, « l'épouse, les larmes, la nuit donnent des conseils différents, « et ils s'éloignent des dieux. »

Dans une autre lettre où il adresse au même magistrat de sages conseils (2), il lui demande quel cas on doit faire d'une fête sacrée à laquelle les citoyens prennent part en gémissant et conduits par la crainte de la prison. Il s'efforce enfin de faire comprendre qu'on n'obtient rien des chrétiens par la violence. « Tel est, dit-il, le caractère de ces hommes (3) « que, quand on les excite par des louanges, ils vous donne- « raient les plumes d'un loup ou le lait d'une poule. Emploie- « t-on les mauvais traitements, le désespoir les met hors « d'eux-mêmes, et il n'est pas possible de les amener aux « choses les plus simples. »

L'injustice de cette réflexion ne doit pas empêcher de rendre hommage aux sentiments qui le portaient à solliciter un magistrat en faveur d'adversaires qu'il jugeait avec tant de sévérité.

Libanius n'ignorait pas que le sentiment religieux avait, depuis cinquante ans, perdu de sa force parmi les Romains; cependant il était surpris en voyant avec quelle facilité déplorable une foule de gens allaient et venaient d'une religion à l'autre; il croyait que les lois et les magistrats ne pouvaient rien pour la répression de ce scandale (4), et, dans son illusion, il espérait qu'en multipliant les fêtes, les sacrifices, les jeux et les discours publics, on réparerait le mal causé par la *folie des Galiléens qui*, selon Julien, *avait failli tout perdre* (5).

Je ne vois pas dans sa correspondance que ses amis espé-

(1) *Ep.* 1057, p. 501. W.
(2) *Ep.* 1053, p. 498. W.
(3) *Ibid.*
(4) *Ep.* 714, p. 343. W.
(5) *Jul. Ep.* VII, p. 10.

rassent autant que lui dans l'efficacité des cérémonies publiques. Il ne devait, en ce point, sympathiser complétement qu'avec le chef de l'État, représentant consciencieux de toutes les rêveries du parti païen, de quelque genre qu'elles fussent.

Les sophistes et les rhéteurs avaient joui et usé largement, sous les empereurs chrétiens, de la liberté de parler, d'écrire et de propager leurs doctrines par le moyen de l'enseignement public. On devait donc croire que, redevenus puissants, ils respecteraient dans leurs adversaires ce qui avait été respecté en eux-mêmes, et qu'ils resteraient fidèles aux principes de tolérance dont ils s'étaient rendus précédemment les bruyants organes. Il n'en fut rien, parce qu'ils ne pouvaient pardonner aux docteurs chrétiens d'avoir, par l'élévation et la pureté de leur enseignement, dépeuplé les écoles païennes. Là se trouvait pour eux la source d'une envie et d'une haine implacables. A leur instigation, Julien, ce prince qui proclamait à satiété la liberté pour tous, ce rhéteur ami des beaux discours, ce parleur diffus et infatigable (1), trouva fort juste d'interdire aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres. Rien n'était plus contraire à la justice, à la raison, et en même temps aux traditions de l'empire; aussi les païens sensés condamnèrent-ils un acte qui décelait la faiblesse de leur cause mieux que tout ce que les professeurs chrétiens auraient pu dire dans leurs chaires. Ammien Marcellin, qui, à la vérité, n'était pas un rhéteur, mais un brave militaire, déclare que cette loi devrait rester ensevelie dans un éternel oubli (2). Quant à Julien, il cherche à la justifier par ce raisonnement, bien digne d'un sophiste qui est empereur : « De quoi vous plaignez-vous? vous devez accou-« tumer la jeunesse à admirer Homère, Hésiode, Démosthènes, « Hérodote, Thucydide, etc. Or, ces auteurs révéraient des « dieux que vous méprisez. Vous parlerez donc, en les louant, « contre votre conscience. Pouvez-vous de bonne foi en réclamer « le droit (3)? » Ainsi, c'était dans leur propre intérêt qu'il retirait aux chrétiens la liberté d'enseigner, et qu'il donnait le plus éclatant démenti à ces grands principes d'équité dont il se disait le défenseur impartial.

(1) *Linguæ fusioris et admodum raro silentis.* Ammien Marcellin, l. XXV, c. 4.
(2) L. XXIV, c. 10; l. XXV, c. 4.
(3) *Epist.* XLII, p. 78.

Éloigné de la cour, Libanius demeura certainement étranger à la publication de cette loi. Lui accorda-t-il, quand il la connut, son approbation : je n'en trouve dans ses écrits aucune preuve. Toutefois je n'oserais affirmer le contraire; car il régnait parmi les sophistes tant de légèreté, d'inconséquence, d'irréflexion, ils croyaient si fermement à la victoire décisive de leur cause, et la situation de leurs écoles leur inspirait de si vives alarmes, qu'il est bien possible que Libanius n'ait pas résisté au tourbillon de fautes qui entraînait tout son parti.

Julien se met à la tête de son armée et marche contre la Perse. Si, comme on l'a souvent répété, cette expédition fut conseillée par les philosophes ses amis, il faudrait répéter avec Tillemont (1) : « Ces imposteurs, qui avaient été les auteurs de son « apostasie, méritaient bien d'être les instruments de la ven- « geance que Dieu voulait en tirer. »

Les débuts de cette guerre furent brillants. Julien avait adressé au rhéteur une longue lettre, moins peut-être pour lui annoncer son entrée en campagne que pour lui parler de sacrifices, de victimes, d'encens, et lui vanter la piété de son armée (2). Libanius donne avec empressement à ses amis des nouvelles des premiers succès de Julien (3). Déjà il trace le plan des discours qu'il prononcera au retour de son ami victorieux, et nous devons dire qu'il n'y a rien dans la joie du sophiste de menaçant pour les chrétiens. Mais bientôt la nouvelle de la défaite et de la mort de l'empereur se répand en Asie et parvient à Antioche. Le premier mouvement de Libanius fut de jeter les yeux sur son épée; puis, se rappelant le précepte de Platon, que personne ne doit rompre le fil de ses jours, il résolut de supporter la vie (4). Et comme il fallait que le caractère de rhéteur se révélât chez lui dans le moment même où il recevait une blessure qui ne devait jamais se cicatriser, il nous confie qu'aussitôt après avoir réprimé ce premier mouvement, il songea que c'était à lui qu'appartenait l'honneur de prononcer l'oraison funèbre de Julien, et qu'il se mit aussitôt en devoir de remplir cette douloureuse obligation.

(1) *Histoire des empereurs*, t. IV, p. 531.
(2) *Ep.* 27, p. 44. W.
(3) *Ep.* 1457, p. 666. W.
T. II, p. 45. M.

Il est difficile de donner une juste idée de la douleur qu'il ressentit quand il vit crouler toutes les espérances des païens. Il faudrait transcrire ici les deux discours qu'il prononça à Antioche et une foule de lettres, mouillées pour ainsi dire de ses pleurs, dans lesquelles il écoulait une portion du désespoir qui oppressait son âme. Hâtons-nous toutefois de dire que, dans cette circonstance, ses premières larmes furent moins pour un jeune prince qu'il aimait avec idolâtrie, son protecteur, son ami, que pour l'empire tout entier, qui, à son avis, perdait un chef destiné à porter au plus haut degré la gloire du nom romain, et pour la religion nationale, privée tout à coup du seul homme dont elle pouvait attendre un secours efficace, et abandonnée de nouveau aux insultes et aux violences de ses infatigables ennemis. Déjà il voit les méchants former des conciliabules; les lois qui garantissent le droit et la justice devenues le jouet des courtisans. Enfin il compare l'empire à ces villes démantelées dans le sein desquelles les brigands peuvent impunément commettre tous les forfaits (1). Ne croyez pas que Libanius songe seulement au successeur de Julien ; qu'il demande quel est son caractère, quelles sont ses opinions religieuses, et surtout qu'il craigne de l'offenser par ses regrets amers et ses terreurs de l'avenir : il ne daigne même pas s'informer de son nom, tant il est convaincu que ce prince sera incapable de conjurer les maux qui menacent les Romains (2). « O malheureux « agriculteurs! s'écrie-t-il (3), comme ceux qui doivent vous « défendre vont vous épuiser par leurs exactions! Oh! combien « déjà la puissance des sénats diminue pour ne devenir qu'une « vaine idole! Clameurs des malheureux qu'on opprime, c'est « en vain que vous ferez retentir les airs! Celtes, respirez; « Scythes, formez des danses; Sauromates, chantez le dieu Pan: « votre joug est rompu, vous êtes libres! »

Ici ce n'est plus le rhéteur qui parle; c'est l'ami des faux dieux qui s'abandonne à la douleur sans faire attention que les chrétiens l'écoutent et vont bientôt lui faire expier la liberté de son langage. Telle est son imprudence qu'il ose, dans Antioche, dans cette ville chrétienne, dénoncer ceux qu'il appelle les *ennemis de l'État*, c'est-à-dire les chrétiens,

(1) T. II, p. 251. M.
(2) *Id.*, p. 45.
(3) *Id.*, p. 257.

comme coupables d'avoir fait assassiner Julien, et renouveler contre eux toutes les vieilles et ridicules accusations du parti païen (1).

Il écrit à Aristophane de Corinthe (2) : « Ceux pour lesquels « il combattait lui accordent moins de louanges que ceux qu'il « a défaits. Deux villes ont témoigné une joie excessive; il en « est une que je rougirais de nommer (3). Nous devons leur « pardonner cette faute, car le méchant regarde comme son « ennemi celui qui empêche le mal...... Je vis maintenant avec « un peuple contraire aux dieux et à ce prince que tu as raison « de placer dans l'assemblée des immortels. Je partage ton avis, « et en même temps je gémis en me rappelant ce que nous es- « périons et ce qui est arrivé. Quoiqu'il soit assis parmi les « heureux, mes affaires sont devenues plus mauvaises ; il m'est « permis, en effet, de dire *mes affaires*. Juge de ce que je serais « devenu si j'avais pu voir Julien revenant de chez les Mèdes « et toi de Phénicie; lui conduisant une foule de captifs, toi « apportant la récompense des travaux. J'aurais parlé de ce qui « s'était fait, en passant légèrement sur les grandes choses qu'il « aurait lui-même traitées amplement. Peut-être la nuée des « geais (4) serait advenue; je m'en serais fort peu ému, et toi « tu en aurais ri. Quoique peu habiles à parler, ils osent, par « ignorance, attaquer les autres. La fortune contraire nous a « privés de cette solennité. »

La douleur ressentie par Libanius, ses emportements contre les chrétiens, son indifférence sur les dispositions du successeur de Julien, le tableau effrayant qu'il trace dans ses deux oraisons funèbres des maux, non pas qui menacent, mais qui accablent déjà l'empire, font penser qu'après la mort du familier des dieux (5) il désespéra de voir jamais la religion païenne replacée sur le trône. Plus que les cris de joie des chrétiens, le refus d'un de ses amis, d'un adorateur des idoles comme lui, du préfet Salluste, auquel, après la mort de l'empereur, l'armée offrit la pourpre, dut lui faire comprendre que personne ne voudrait plus désormais jouer le rôle de Julien, et que la si-

(1) T. II, p. 324. M.
(2) *Ep.* 1186, p. 564. W.
(3) Antioche. Voyez Théodoret, *Hist. eccl.*, l. III, c. 28.
(4) Les chrétiens.
(5) T. II, p. 331. M.

tuation des païens allait devenir d'autant plus mauvaise que les efforts de ce prince en faveur des dieux resteraient sans résultat.

Les plaintes de Libanius avaient en quelque chose de si injurieux pour la religion chrétienne et pour le successeur de Julien qu'elles furent dénoncées au nouvel Auguste.

Libanius assure que Jovien songeait à le faire périr, afin de le punir de ses larmes, et qu'il dut son salut à la protection d'un de ses condisciples qui était puissant auprès du prince (1). Je crois que Libanius se fit une trop grande idée du danger qu'il courut. Jovien décerna de magnifiques honneurs à la dépouille mortelle de Julien, et, trouvant dans le camp trois hommes odieux, à juste titre, aux chrétiens, Maxime d'Ephèse, Priscus et Oribaze, que Julien avait amenés de Constantinople, les traita avec la plus grande distinction. Comment croire qu'il eût conçu la pensée de punir un rhéteur de l'imprudence de ses paroles? Au reste, les terreurs de Libanius furent partagées par presque tous les philosophes et les sophistes de l'Asie. Ils avaient triomphé avec trop d'arrogance pour ne pas redouter les effets d'un revers de fortune si prompt et si éclatant. Cette prétendue réaction dont Libanius s'est plu à tracer une peinture effrayante, mais toute d'imagination, paraît s'être bornée à des restitutions qui furent exigées, plus ou moins durement, de ceux des païens qui, sous Julien, avaient fait une trop rapide fortune. Jovien était un homme juste et modéré. Il comprit qu'après tout ce qui venait de se passer il y aurait du danger à donner une libre carrière au ressentiment des chrétiens, et s'empressa de proclamer, par une loi qui ne nous est point parvenue, le principe de la liberté générale des cultes.

L'éloquent Thémistius le remercia par un discours solennel. Les sophistes revinrent peu à peu de leur effroi et reparurent dans les gymnases. Libanius se calma à son tour, rendit justice à Jovien, et n'eut même pas de répugnance à lui apporter son tribut de louanges (2). Il écrit à Salluste pour l'exhorter à travailler avec courage au bien public, comme préfet du prétoire d'Orient. « Deux choses, lui dit-il (3), nous « consolent : un bon prince successeur d'un bon prince, et un

(1) T. II, p. 47. M.
(2) *Ep.* 1158, p. 550. W.
(3) *Id.*

« préfet qui sera tel que nous l'avons vu jadis. » Les émotions des rhéteurs, et en particulier celles de Libanius, avaient trop de vivacité pour être durables, et la profession qu'ils exerçaient détruisait chez eux le principe des sentiments vrais.

Valens monta sur le trône en 364. Ce prince, qui était arien, laissa, comme ses prédécesseurs, régner dans l'Orient la liberté des cultes, et Libanius exprimait sans doute une opinion partagée par tous les païens quand il disait que Jupite avait placé Valens à la tête de l'empire, et qu'il faisait des vœux pour que la fortune lui demeurât propice (1). Cependant un orage s'amoncelait sur la tête des sophistes, des philosophes, des pontifes païens, et une foule d'entre eux allaient périr par la main du bourreau, sans qu'aucune nouvelle loi eût été rendue, soit contre leur religion, soit contre leurs doctrines. Expliquons en peu de mots les causes de ce nouveau revers.

Les poursuites qui, depuis le règne de Dioclétien, avaient été exercées contre les devins, les magiciens, les astrologues, en général contre tous les partisans de l'art divinatoire, prirent, vers l'année 374, un tel caractère de violence que tout l'empire en fut épouvanté.

Ammien Marcellin a tracé un long tableau de cette persécution. On voit qu'il écrivait sous l'impression d'un sentiment d'horreur que le temps n'avait point encore affaibli chez lui. Il ne résulte pas de sa narration circonstanciée, et probablement exacte, que les chrétiens eussent excité une tempête qui engloutit cependant leurs plus célèbres adversaires, et même, si l'on accorde une foi entière aux actes du martyre de saint Flavien (2), il faudrait penser qu'à l'origine de la persécution plusieurs chrétiens furent enveloppés dans les poursuites, et que leur sang se mêla à celui des païens. Saint Jean Chrysostôme raconte, dans les plus grands détails, la terreur dont il fut saisi un jour où, ayant très-innocemment ramassé un livre de magie qui se trouvait sur la voie publique, il crut avoir été remarqué par un soldat, ce qui l'exposait à un grand danger; « car, « ajoute-t-il (3), on arrêtait alors ceux mêmes qui étaient hors « de tout soupçon. »

Les opinions religieuses qui divisaient les Romains étant

(1) *Ep.* 878, p. 410. W.
(2) Labus, *Fasti della Chiesa*, t. XII, p. 474.
(3) *Acta Apostolorum. Homelia* 38, p. 340, a, b.

restées étrangères à un fait aussi grave, quelle en fut donc la cause?

Conduite, par les idées qu'elle professait sur les rapports des hommes avec la Divinité, à réédifier l'ancien système de la divination, l'école philosophique d'Alexandrie parvint à accréditer une foi aveugle dans les vaines pratiques, non de la théurgie, mais de la goétie, c'est-à-dire de cette divination secrète, illégale, dangereuse, que les païens rigides avaient toujours détestée. La doctrine de Jamblique s'était, du temps de Constantin, propagée, secrètement il est vrai, dans tout l'empire romain (1). Sous Constance, Édèse continua l'œuvre du maître, quoique les temps fussent devenus moins favorables. Maxime d'Ephèse et Chrysanthe, associés à l'empire, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par Julien l'Apostat, donnèrent une vogue inconcevable aux croyances et aux pratiques divinatoires, et, à l'époque où Valens parvint au trône, la société païenne se trouvait livrée à un esprit de superstition qui donnait naissance à des actes tellement criminels que, si le souvenir n'en avait pas été conservé par un historien païen, il serait raisonnable de les révoquer en doute. Cette folie ne se concentrait pas dans l'intérieur des familles; elle pénétra dans le sein de la cour impériale, où des insensés ne craignaient pas de consulter le destin sur le sort réservé à l'empereur, cherchaient à hâter l'instant de sa mort au moyen de maléfices, ou, ce qui était un peu plus dangereux pour lui, par des complots tramés au milieu de cérémonies mystérieuses et de sacrifices nocturnes. La magie était devenue une source de corruption morale et de désordres politiques. Si Valence et Valentinien se fussent bornés à opposer à ce mal des lois rigoureuses, on ne pourrait que les approuver; mais la poursuite contre les devins et les magiciens fut suscitée par des hommes ambitieux qui, après avoir eux-mêmes pratiqué la sorcellerie sous les règnes précédents, cherchaient, par de continuelles dénonciations, non pas à venger la morale publique, mais à se rendre redoutables en perdant leurs ennemis et en répandant la terreur dans tous les rangs de la société. L'histoire mentionne les crimes commis en cette circonstance par Maximin, vicaire de Rome, puis préfet du prétoire des Gaules, et par Simplicius et Doryphorianus, ses ministres (2). Aucune

(1) Brucker, t. II, p. 269.
(2) Amm. Marcell., l. XXIX, c. 1—3.

classe de citoyens, sans même en excepter l'ordre sénatorial, ne put se garantir contre les fureurs de cet homme sanguinaire, qui était, comme les autres instigateurs de la persécution, indifférent à l'une et à l'autre des deux religions; mais sa vengeance se dirigea particulièrement contre les philosophes, auxquels on pouvait, à juste titre, reprocher le délire de superstition auquel les Romains s'abandonnaient à cette époque. Maxime d'Ephèse fut arrêté en l'année 374, conduit à Antioche pour y être interrogé, puis renvoyé à Ephèse, où Festus n'attendit même pas qu'il fût rétabli d'une cruelle maladie pour lui faire trancher la tête. Le coup qui le frappa retentit profondément dans le cœur de tous les païens d'Asie. Simonide fut condamné au feu; Hilaire, Patrice, Andronique, Cœranius périrent misérablement; Jamblique d'Apamée s'empoisonna; Oribaze se réfugia chez les Barbares (1). Libanius ne pouvait échapper aux poursuites quand tous ses amis étaient condamnés, détenus, exilés ou en fuite : non qu'il fît profession de magie ou qu'il eût pris la moindre part à la conspiration de Théodore, prétexte de toutes ces violences, mais il était partisan reconnu de la divination, et il passait, si nous en croyons Cédrène, pour avoir inventé, conjointement avec Jamblique d'Apamée, un genre particulier de sorcellerie; ajoutons qu'il avait joui sous Julien d'une grande faveur, que ses ennemis étaient puissants à Antioche : c'était plus qu'il n'en fallait pour que les dénonciateurs se flattassent de le perdre sans beaucoup de peine. On voulut l'impliquer dans la conjuration. Valens même interrogea Irenée pour savoir si Libanius n'était pas son complice, et, sur la réponse négative de l'accusé, il en témoigna sa surprise (2) ou plutôt ses regrets; car Libanius le compare à un chasseur qui se plaint chaque fois que sa proie lui échappe (3). Libanius, lorsqu'il repassait dans sa mémoire les circonstances de sa vie, s'étonnait de n'avoir pas succombé à un aussi grand péril, et que ses ennemis n'eussent pu réussir à trouver dans sa volumineuse correspondance un seul mot qui le compromît. Mais à qui rend-il grâce de cette étrange faveur? à la divination elle-même, qui lui avait appris de longue date ce qu'il fallait

(1) Eunape, p. 104.
(2) T. II, p. 56. M.
(3) *Id.*, p. 57.

faire et ce qu'il fallait éviter. Enfin, comme il le dit (1), cet incendie se calma, et, quoique la république fût gouvernée par des gens qui regardaient les hommes revêtus du pallium comme des imposteurs, et plaçaient les dieux même au nombre des bagatelles (2), il put enfin respirer librement et reparaître au Forum (3).

L'échec subi par l'ancienne religion n'était pas de ceux que l'on répare; la divination légale resta confondue avec la divination secrète, et, si les païens ne devinrent pas moins superstitieux, moins esclaves des pronostics, moins confiants en la puissance de la magie, le souvenir des persécutions exercées contre eux sous le règne de Valens resta gravé dans leur mémoire comme une perpétuelle et effrayante menace.

J'ai dit qu'à cette époque les païens jouissaient, pour l'exercice de leur culte, d'une entière liberté. Ce fait est constaté non par le simple témoignage des historiens ecclésiastiques, mais par les reproches très-vifs qu'ils adressent à la mémoire de Valens (4). Libanius (5), au contraire, affirme que ce prince interdit les immolations de victimes, en laissant toutefois subsister les autres cérémonies publiques. Il est impossible de concilier un acte de cette gravité avec les plaintes si vives et si uniformes des chrétiens. Un historien de nos jours, en signalant cette difficulté, s'arrête à l'opinion que, si une loi fut rendue à cet effet, elle ne portait pas au moins de sanction pénale, et que, dès lors étant promptement tombée dans l'oubli, elle resta inconnue aux historiens ecclésiastiques (6). Quand on entend l'un d'eux, et certainement le mieux instruit de tous, Théodoret, déclarer positivement que, depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de Théodose, les païens possédèrent une aussi grande liberté religieuse que dans les temps antérieurs (7), on peut repousser l'idée qu'un acte très-digne d'attention, puisqu'il aurait changé l'état légal des partisans de l'ancien culte, dans tout l'empire romain, soit demeuré inaperçu. Il est plus naturel de penser

(1) P. 58.
(2) *Ep.* 713, p. 342. W.
(3) *Ep.* 716, p. 343.
(4) Théodoret, l. V, c. 21.
(5) T. II, p. 163. R.
(6) Stuffken, *loc. cit.*, p. 24.
(7) L. V, c. 21.

que, pendant la persécution contre les devins ou plus tard, Valens rendit une de ces lois contre les sacrifices nocturnes et la magie, qui, dans l'application, semblait souvent aux païens l'équivalent d'une loi prohibitive des sacrifices, mais qui commandait seulement la répression d'un abus condamné par les empereurs païens eux-mêmes. Cette opinion, adoptée par Tillemont (1), est préférable à toute autre.

Gratien porta peu de temps le titre d'empereur d'Orient. Libanius lui accorde des éloges, et dit que la ville d'Antioche faisait des vœux en sa faveur(2). En conférant aux professeurs de belles-lettres, sans acception de religion, des priviléges très-étendus(3), ce prince mérita bien de l'ordre des sophistes. Toutefois Libanius dut regretter ses louanges quand, plus tard, il vit l'élève de saint Ambroise repousser avec dédain la robe pontificale, et ravir leurs revenus et leurs propriétés aux pontifes de l'Occident. Gratien se dépouilla de l'empire d'Orient en faveur d'un prince qui devait compléter l'œuvre de Constantin, et faire évanouir les dernières espérances que les sophistes, et Libanius plus que tout autre, s'obstinaient à conserver. Nous voici arrivés aux jours de disgrâce, pour me servir de ses propres expressions (4).

A la mort de Valens, un empereur, ne fût-il accessible qu'aux seuls conseils de son propre intérêt, devait, sans balancer, porter toute son autorité du côté des chrétiens; là se trouvaient la vie, la force, l'avenir de la société romaine et du monde. Mais, on le sait, Théodose était un chrétien plein de ferveur et de foi, et il monta sur le trône avec l'intention bien décidée d'en finir avec toutes les illusions du parti païen.

Dans les premières années de son règne, il toléra cependant l'exercice du culte national, et les cérémonies sacrées eurent lieu dans les deux empires comme par le passé. Ce fait est reconnu par les historiens païens.

En 381 (5), il interdit les sacrifices réprouvés.

Quatre ans après, il adresse à Cynégius, préfet du prétoire, un rescrit qui renouvelle la défense de chercher dans les en-

(1) *Hist. des emp.*, t. V. p. 131.
(2) *Ep.* 891, p. 417. W.
(3) *Cod. Theod.*, t. XII, l. 3. l. 12.
(4) T. II, p. 66. M.
(5) *Cod. Th.*, l. 16, t. X, l. 7.

trailles des victimes la connaissance des choses futures (1).

Ces deux lois n'avaient rien que de conforme aux anciens usages de la république, et, comme on l'a remarqué très-justement (2), Théodose en les publiant faisait acte d'empereur, et non pas de chrétien.

Pendant les cinq premières années de son règne, les païens n'eurent donc aucun motif légitime de se plaindre. Libanius reprit ses fonctions de rhéteur, que les variations de sa fortune, sous Julien et sous Valens, l'avaient forcé de négliger : non que dans ces temps d'épreuve sa voix exerçât moins d'empire et que son école fût déserte ; mais alors l'esprit du maître et celui des élèves étaient préoccupés par des pensées politiques qui laissaient peu de place à l'étude de l'éloquence. La mort de Maxime d'Ephèse l'appela au triste honneur de partager, avec Thémistius, le rôle de chef des païens d'Orient, et il le remplit avec une persévérance digne d'une cause meilleure.

Comme personnage politique, il rendait de notables services, sinon à sa religion, qui, à vrai dire, n'existait plus, au moins à ceux qui croyaient avec lui qu'elle existait encore. Il savait fléchir le courroux ou calmer le zèle des magistrats chrétiens, maintenir les indifférents dans l'inaction et affermir dans leurs dispositions les vrais amis des idoles ; cependant, en sa qualité de rhéteur, d'instituteur de la jeunesse, il opposait des obstacles plus sérieux aux progrès des idées chrétiennes. Pour comprendre l'étendue de l'influence que Libanius exerçait sur toutes les classes de la société, nous devons nous le représenter au sein de son école, entouré d'une foule d'auditeurs, parmi lesquels on remarquait jusqu'à des soldats, des marchands, des ouvriers et des femmes (3).

Les rhéteurs savaient placer leurs élèves dans une sphère d'idées tellement éloignée du Christianisme que, pour secouer le joug de ce funeste enseignement et venir à la vérité, il fallait faire un effort violent dont quelques hommes furent capables, mais qui était au-dessus des forces du plus grand nombre. Des jeunes gens qui passaient leurs plus belles années à étudier sérieusement et à applaudir avec enthousiasme les lieux communs de la mythologie grecque finissaient par se

(1) *Cod. Theod.*, I. 9.
(2) Stuffken, p. 27.
(3) T. II, p. 316. M. — *Ep.* 1596, p. 726. W.

rendre insensibles aux profondes et sublimes pensées dont vivait le Christianisme. Si l'on demande comment il put se faire que, dans un siècle où de telles idées agitaient tant de puissants génies, un orateur conquit de la renommée en faisant l'éloge de Diane ou d'Hercule, en décrivant la Chimère, en racontant le siége de Troie, ou en traitant une foule d'autres sujets aussi frivoles, je dirai que ce sophiste s'adressait à des hommes qui restaient renfermés soigneusement dans un cercle d'erreurs mille fois vaincues, et pour lesquels tout ce qui s'était passé dans le monde depuis trois siècles n'était qu'une tourmente passagère, dont on ne devait en aucune façon s'émouvoir : esprits obstinés et sans force, qui certes avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et ne pouvaient entendre ; car la vérité les cernait et les pressait de toutes parts. Dans ses discours, Libanius, pour se mettre en parfaite communauté de sentiments avec ses auditeurs, ne suppose même pas que les traditions mythologiques soient en péril, que les docteurs chrétiens en fassent le sujet habituel de leurs dédains et de leurs moqueries : et son amour pour ces futilités semble si vrai, si sincère, qu'on a continuellement besoin de se rappeler qu'il vivait au IVe siècle, à une époque où la parole de Dieu retentissait comme une trompette éclatante d'un bout à l'autre de l'empire.

Chez les anciens, les idées circulaient par la communication directe que les hommes éclairés établissaient entre eux : mode de transmission moins prompt, moins puissant sans doute que celui dont les peuples modernes font usage, mais qui avait le mérite d'unir intimement les uns avec les autres les hommes qui partageaient la même opinion ou avaient le même intérêt. Ces jeunes gens, qui accouraient aussi bien de Rome que de l'Arménie pour recevoir à Antioche les leçons et les conseils de Libanius, quand ils se voyaient réunis autour du maître, sentaient la confiance renaître dans leurs cœurs. Des passions semblables s'échauffaient, s'exaltaient en se rapprochant ; et cette jeunesse, venue à Antioche pour y puiser des principes d'éloquence et de goût, se dispersait ensuite dans l'Asie, propageant l'erreur dont elle avait sucé le venin avec tant d'irréflexion. Libanius se garde d'abandonner à eux-mêmes ces missionnaires des faux dieux : jamais il ne les perd de vue. Il les recommande aux magistrats, s'informe avec intérêt de leurs succès et de leur fortune ; il pleure avec eux, se réjouit avec eux, les instruit des

usages, des mœurs, des lois des pays où ils vont s'établir. Il les dirige, par d'habiles conseils, dans les fonctions qu'ils remplissent, et nous l'entendons continuellement adresser en leur faveur les plus ferventes prières à Mercure. Pour avoir droit à sa protection, il suffit d'être attaché à l'un d'eux par les liens du sang, ou même de se présenter devant lui en son nom. « Je « veille, dit-il, sur tous ceux qui fréquentent mon école, con« vaincu que, par là, je sers Mercure et les Muses (1). »

L'espèce de magistrature dévolue à Libanius s'étendait au delà du cercle de ses élèves. Dans ses rapports avec l'ordre entier des rhéteurs, il ressemble moins à un chef d'école qu'à un directeur suprême, chargé de défendre une corporation puissante et de faire régner l'union dans ses rangs. Nous possédons un nombre considérable de lettres dans lesquelles on le voit occupé à maintenir la paix parmi les sophistes, à leur faire payer exactement l'annone par les villes, à leur fournir les moyens d'échapper aux *filets de la curie* (2). Avec quelle chaleur il écrit pour eux au sénat d'Antioche (3)! Quels éloges il décerne à celui d'Ancyre, illustre par la protection dont il entourait les lettres (4)! Et quand il s'agit des intérêts de ses amis, comme il oublie vite son principe : « que les rhéteurs sont ri« ches en paroles quand ils sont pauvres en argent (5)! »

Un rhéteur de ses amis embrassait-il le Christianisme : il ne lui retirait pas son affection ; mais, tout en déplorant sa faute, il faisait des vœux pour que le nouveau chrétien montrât par son éloquence qu'il avait été autrefois rhéteur et disciple de Libanius. Les liens qui l'unissaient à ses élèves étaient donc indissolubles, puisqu'ils résistaient à un acte qui, d'ordinaire, créait une barrière insurmontable entre les parents et les amis.

Optimus est nommé évêque d'Antioche ; Libanius lui écrit en ces termes (6) : « Pourquoi attaquer et affliger un homme qui « ne t'a jamais offensé. Tu es ce très-doux Optimus que je « voyais avec plaisir nous apporter des discours écrits ou non

(1) *Ep.* 802, p. 379. W.

(2) C'est-à-dire de se dérober aux obligations qui pesaient sur les membres des curies ou sénats provinciaux.

(3) *Ep.* 789, p. 374. *Ep.* 824, p. 388. W.

(4) *Ep.* 1079, p. 514. W.

(5) *Ep.* 372, p. 184. W.

(6) *Ep.* 1227, p. 582. W.

« écrits. Tu es celui qui a conservé le langage des Grecs dans « toute sa pureté et qui prononçait des discours où moi-même « j'étais loué. J'ai appris ce qui ensuite est arrivé : la ville t'a « élevé à la dignité d'évêque, et tu n'as pu éviter cet honneur « ni par tes larmes, ni par tes plaintes. Je me réjouis en pen- « sant que tu as maintenant une occasion de prouver ici ton élo- « quence. Fais en sorte que le peuple t'admire, et montre que « tu es rhéteur. »

« Je l'avoue, » écrit-il à Amphiloque, nommé évêque d'I- cône (1), « j'ai été affligé, et beaucoup, en apprenant que ton « opinion avait changé et que tu ne parlais plus.... Quand j'en- « tendais dire que tu étais aux champs et que ce beau et abon- « dant fleuve d'éloquence avait cessé de couler, je faisais ce « qu'ont coutume de faire ceux qui croient avoir éprouvé un « dommage ; mais lorsque j'ai su qu'un rapt honnête avait été « commis et que tu étais placé sur le trône, je me suis réjoui de « voir qu'une occasion t'était fournie de déployer ton éloquence. « J'approuve donc les ravisseurs, et j'espère recevoir encore des « fruits de ton esprit. J'entends dire qu'en parlant tu fais tres- « saillir le peuple, et qu'il a pour toi beaucoup d'admiration, « qu'il t'applaudit : je n'en doute pas. Sois maintenant ce que tu « étais quand tu te faisais applaudir même par les vieillards. »

Après avoir lu ces deux lettres, on se demande s'il existait bien réellement du fanatisme ou seulement une conviction profonde au fond du cœur de ce chef de parti. Libanius passait, et à juste titre, pour un des plus chauds partisans des idoles, et cependant le naturel du rhéteur domine tellement en lui qu'il félicite deux de ses élèves d'avoir trouvé, en se faisant chrétiens et en parvenant à l'épiscopat, un théâtre plus vaste et un auditoire plus nombreux.

On ne finirait pas si l'on voulait relever les contradictions qui se rencontrent dans ses écrits : tous les prédécesseurs chrétiens de Théodose y sont, par exemple, loués et déchirés avec une égale ardeur. Ses opinions religieuses, n'ayant pour principe que des préventions, le faisaient continuellement varier dans sa manière d'apprécier les hommes et les choses, et il est facile de reconnaître que, dans le fond, il haïssait plus les chrétiens que le Christianisme. Au surplus, rien n'indique qu'il ait jamais étudié les

(1) *Ep.* 1226, p. 581.

dogmes de la vraie religion; et le silence qu'il garde sur des idées auxquelles le païen le plus insensé ne pouvait au moins dénier une irrésistible puissance devient, en quelque sorte, inexplicable quand on réfléchit que Libanius possédait de rares qualités d'esprit, et que son caractère repoussait les passions violentes (1).

Les chrétiens, et surtout les moines, lui sont odieux. Pourquoi? parce qu'ils exerçent dans la société un pouvoir tyrannique; parce qu'ils élèvent une tribune en concurrence avec celle des sophistes, parce qu'ils attirent à eux la renommée, le pouvoir et les richesses. Quant à la nature des doctrines religieuses qu'ils professent, on ne voit pas qu'il ait sur ce point une opinion arrêtée; et quand il découvre un chrétien étranger aux défauts qui, selon sa manière de penser, sont communs aux *impies*, la diversité d'opinions religieuses ne l'empêche nullement d'accorder à ce chrétien son estime et de le servir au besoin. Cette remarque explique ses relations avec saint Athanase, saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, Théodore de Mopsueste, et plusieurs autres docteurs qui furent ses amis ou ses élèves (2). Certes, si ces Pères de l'Église, qui jamais ne transigeaient avec le mensonge, eussent vu dans Libanius un ennemi déclaré du Christ, au lieu d'un homme fidèle à l'erreur plutôt par faiblesse que par conviction, ils se seraient éloignés de lui avec horreur. La foi appartenait aux chrétiens, elle faisait leur force, elle avait créé leur puissance; les païens soutenaient leur culte à l'aide de sentiments factices, qui n'excitaient plus que la pitié des chefs de l'Église.

Libanius prêtait un appui public et efficace aux amis des faux dieux. Les empereurs, les villes, les sénats et les gouverneurs recevaient ses avis, ses recommandations, et même ses censures, avec déférence. Les évêques métropolitains jouissaient dans leurs diocèses d'un crédit semblable, ce qui se conçoit facilement; mais il est digne de remarque que deux orateurs païens,

(1) Wolff induit d'un passage de la 1586e lettre de Libanius que cet orateur avait lu le Nouveau-Testament, et particulièrement les livres de saint Paul. Cette lettre fait partie de la correspondance entre Libanius et saint Basile, dont les Bénédictins (*S. Basilii op.*) ont révoqué en doute, sur des motifs puissants, l'authenticité.

(2) Je n'ai pu découvrir sur quelle autorité Sommerfeldt donne à Libanius, pour amis, Eusèbe, évêque de Verceil, et dix évêques schismatiques (Wolff, *Epist.*, p. 730).

Libanius et Thémistius, l'aient exercé ouvertement au profit de leur culte.

Les empereurs voulurent même attacher à l'administration de l'État ces deux personnages. Thémistius fut préfet de Constantinople en 384; Valens et Valentinien offrirent à Libanius la dignité de préfet honoraire du prétoire; mais il la refusa, se rappelant peut-être le traité de Rhétorique, où Philodème développe cette proposition, vraie dans tous les temps, que les rhéteurs ne doivent pas se mêler des affaires publiques. Les seules fonctions qu'il ait acceptées, après la mort de Julien, ce furent celles de membre du sénat d'Antioche (1). Il ne faut pas voir dans les motifs qu'il donne de son refus une vaine ostentation de désintéressement : Libanius plaçait le titre de rhéteur au-dessus de tous les autres, et il le regardait moins comme le nom d'une profession que comme l'indice d'une haute supériorité morale et intellectuelle. Il loue Julien de se conduire d'abord en rhéteur, puis en général (2). Il dit de Bassus qu'il était rhéteur et homme de bien (3). « Je t'envoie cette lettre, écrit-« il à Ambroise (4), par un de mes amis, qui est le meilleur des « rhéteurs, le plus doux des hommes, et le plus habile des pré-« fets. » Enfin tout son enthousiasme se trouve dans ce mot adressé à Léontius (5) : « Il est permis d'honorer les philosophes « après les dieux et comme étant voisins des dieux. »

Quand Libanius dédaignait des dignités si vivement enviées par ses contemporains, sa conduite dénotait autant de prudence que de désintéressement; car il est peu probable qu'il eût trouvé au sein de la cour impériale l'éclat qui environna longtemps son existence à Antioche. Wolff a inséré dans le *Recueil des lettres de Libanius* une sorte d'allocution, ou plutôt de réprimande, adressée par cet orateur au peuple d'Antioche (6), qui donne la juste mesure de la popularité dont il jouissait, et montre combien était vif en lui le goût des applaudissements de la multitude. « Quand je me rends, dit-il, secrètement au théâtre, vous m'ac-« cueillez par des acclamations; quand j'entre dans le temple,

(1) *Ep.* 1046, p. 492. W.
(2) *Ep.* 32, p. 6. W.
(3) *Ep.* 300, p. 257. W.
(4) *Ep.* 1556, p. 593. W.
(5) *Ep.* 1524, p. 694. W.
(6) *Ep.* 1220, p. 579. W.

« vous gardez le silence et vous reportez vos cris vers les dieux; « cependant ils n'ont pas besoin d'acclamations. » Wolff ajoute : « Je ne comprends pas plus ce qu'a voulu dire Libanius que je « ne sais dans quelle occasion il a écrit cette lettre. » Le rôle de Libanius explique ces paroles, qui sont, j'en conviens, pleines d'arrogance. Soutien de l'ancienne religion, il lutte contre le Christianisme; pour lui, son premier titre à la reconnaissance et aux applaudissements de ses amis est son opinion religieuse. Il demande donc aux Antiochéens de lui témoigner leurs sentiments de reconnaissance, non pas au théâtre, où il se montre en simple citoyen, mais dans les temples, où il paraît comme le défenseur des dieux, où il cherche à réchauffer, par de pompeux discours, la piété de ses frères. « Appuyez-« moi quand je défends vos dieux, et ne me poursuivez pas « d'inutiles acclamations quand je me montre au théâtre. » Tel est le sens de cette allocution, témoignage manifeste de l'autorité exercée à cette époque par Libanius, mais autorité qui devait bientôt s'évanouir.

Le temps approche où ces encouragements, ces témoignages publics de sympathie ne pourront plus être donnés aux ennemis de la religion. Le Christianisme dominait dans l'empire romain; il ne pouvait donc plus tolérer l'exercice public d'un culte dont le règne était passé, et encore moins permettre contre lui-même d'audacieuses provocations.

Théodose, à une époque qui n'est pas exactement connue, mais antérieure à l'an 384, défendit les sacrifices des victimes, sans défendre l'oblation de l'encens aux dieux ni les autres cérémonies sacrées (1). Cette loi fut le signal d'une violente attaque dirigée par les chrétiens contre les temples. Sous prétexte que les païens sacrifiaient aux dieux contre le vœu de la loi, ils pénétraient dans les édifices sacrés, les pillaient, les saccageaient, et souvent même entreprenaient de les démolir. Les amis des faux dieux, comprenant qu'ils n'avaient pas les moyens de s'opposer à ces violences, et qu'ils ne pouvaient plus espérer d'être vengés par un nouveau Julien, tombèrent dans l'accablement. Libanius, ayant voulu recourir aux autels, aux prières et à la puissance des dieux, dit (2) que

(1) T. II, p. 162. M.
(2) T. II, p. 63. M.

tout ce qu'il put faire fut de pleurer secrètement devant leurs statues, sans oser seulement leur adresser une parole ni laisser voir ses larmes. Les païens qui faisaient le voyage d'Alexandrie pour y adorer Sérapis regardaient comme une obligation d'aller, avant de se rendre au temple, visiter le philosophe Antoninus, fils de Sosipatra, célèbre magicienne. Si la conversation se portait sur la philosophie, il ouvrait les trésors de sa science, dit Eunape, et parlait avec délices; mais si quelqu'un jetait imprudemment au milieu de ces doctes discours des questions plus élevées encore et relatives aux choses divines, alors, au lieu de répondre, il levait les yeux au ciel et restait muet et immobile comme une statue. Les pressentiments des philosophes et même la fameuse prédiction de l'hiérophante d'Élcusis sur la ruine prochaine des temples commençaient à se réaliser (1).

Libanius ne pouvait, dans de telles conjonctures, garder le silence; car ses discours étaient l'accompagnement obligé de tout ce qui se passait d'important dans l'empire. Il plaça son espoir dans la faveur dont Théodose l'avait toujours honoré, autant que dans l'effet de son éloquence, et écrivit, peut-être au commencement de l'année 384, son discours *sur les Temples*, dont je vais faire connaître le but et non l'esprit, que l'on devine aisément (2).

En cette année 384 le sénateur Symmaque rédigeait, au nom du sénat de Rome, son manifeste pour la défense de la religion païenne, manifeste qui fut accueilli avec enthousiasme par les païens d'Occident, et regardé comme l'exposé exact et éloquent de tous leurs griefs. Il est donc permis de penser qu'il y eut entre ces deux hommes, qui s'aimaient tendrement l'un l'autre, un accord pour faire entendre au même moment, dans les deux empires, des plaintes dont la simultanéité devait augmenter le poids.

Symmaque, lorsqu'il éleva la voix en faveur du polythéisme romain, se fit l'avocat des intérêts de l'aristocratie. Sa thèse était donc purement politique, et il eut soin de ne pas joindre à ces doléances solennelles des plaintes, des récriminations d'un ordre inférieur. Libanius n'était pas dans une position pareille; il ne pouvait se dire le défenseur des institutions na-

(1) Eunape, p. 52.
(2) T. II, p. 155 — 204. M.

tionales ni des usages de la patrie, car en Orient il n'y avait plus, depuis bien des siècles, ni patrie ni institutions nationales. Libanius se rendait l'organe de beaucoup de païens sincères, de rêveurs qui se flattaient de rattacher les idées anciennes aux idées nouvelles, et de nombre de gens qui prétendaient au droit de n'être pas violentés dans leur indifférence; mais ces polythéistes fervents, ces philosophes et ces indifférents, quoiqu'ils formassent un parti nombreux, n'exerçaient plus d'influence sur l'esprit de la société. En Orient, l'opinion dominante et populaire était, en dépit de quelques apparences superficielles, l'opinion chrétienne, et Libanius n'était pas assez aveuglé par ses préjugés pour ignorer qu'en défendant la cause des idoles il n'avait aucun secours à attendre de cet assentiment du plus grand nombre, qui double l'ardeur et le talent d'un sectaire. Sans doute il aurait pu agrandir son sujet en rattachant la cause particulière des païens au principe de la liberté générale des cultes, et c'est ce que Thémistius avait fait sous le règne de Jovien; mais Libanius se formait une trop haute idée de la vertu des rites sacrés pour consentir à développer cette opinion : que le sentiment religieux est tout, et que le culte n'est rien. Il fut donc ainsi amené à rédiger, non pas une franche apologie de ses opinions, mais une supplique parfois timide, parfois hautaine, et d'une assez faible portée.

Les immolations de victimes sont interdites; il est seulement permis aux païens de brûler de l'encens devant leurs dieux. Les chrétiens, excités et dirigés par les moines, pénètrent dans les temples pour s'assurer que les païens ne sacrifient pas en violation des lois, et, sous prétexte que cette infraction a été commise, ils se livrent à des dévastations ; plusieurs temples ont été démolis et des pontifes même ont péri dans ces scènes tumultueuses. Tels sont les faits que Libanius dénonce à l'empereur et dont il sollicite la répression.

Après un exorde dans lequel il fait allusion à ses ennemis et au danger qu'il court en traitant un tel sujet, et après quelques flatteries adressées, selon l'usage, à l'empereur, Libanius explique comment les hommes ont été conduits à élever des temples, puis à construire des villes autour de ces temples. Il rappelle l'ancienne politique des Romains dans l'établissement et l'administration des choses sacrées, et commence un exposé ra-

pide de tous les griefs des païens contre les prédesseurs chrétiens de Théodose. Cet exposé est rempli d'assertions hasardées ou complétement fausses.

Constantin, pour embellir la ville qu'il fondait, dépouilla divers temples de l'Asie de leurs plus belles statues; mais on ne pouvait pas dire, comme le fait Libanius, qu'il les réduisit tous à la pauvreté (1); car les temples de l'Occident restèrent intacts, et les ouvrages d'art transportés à Constantinople ne formaient pas à eux seuls toute la richesse des édifices sacrés de la Grèce et de l'Asie. Constance, selon Libanius, défendit les sacrifices (2), ce qui est une erreur manifeste. Valens et Valentinien sont égalcment accusés, sans plus de motifs, d'avoir renouvelé cette interdiction et autorisé seulement l'oblation de l'encens (3). L'orateur passe rapidement sur ces faits, car il est pressé de mettre en scène ses véritables adversaires, les hommes *vêtus de noir*, c'est-à-dire ces moines qui mangent plus que des éléphants, passent leur vie à boire et à chanter, et volent le bois, les pierres et le fer des temples (4). Ces gens élèvent trophées sur trophées contre la loi, et leur fureur n'est pas seulement dirigée contre les temples des villes, ils attaquent aussi ceux qui décorent les villages; cependant les temples des campagnes ne sont pas moins que les autres la demeure des dieux, et en les renversant on tarit la source des moissons.

Les hommes vêtus de noir se répandent dans les campagnes, pillant les récoltes, bouleversant les métairies, donnant même la mort à ceux qui tentent de s'opposer à leurs excès; et si on leur demande en vertu de quel droit ils commettent ces violences, ils répondent qu'ils font la guerre aux temples. Ces moines, qui prétendent servir la Divinité par le jeûne, enlèvent le bien des particuliers. S'en plaint-on aux pasteurs, c'est-à-dire aux évêques, on est repoussé avec dureté. Les citoyens de l'empire qui sont ainsi livrés aux sicaires, aux incendiaires et aux voleurs, ne sont-ils donc pas des sujets du prince? Les moines disent que la loi défend les immolations et que nous immolons : ils mentent. Interrogez les colons chré-

(1) T. II, p. 162. M.
(2) T. II, p. 163. M.
(3) *Ibid.*
(4) T. II, p. 164 — 165. M.

tiens qui habitent près de ceux à qui on reproche d'avoir sacrifié. Sans doute on immole des bœufs, mais c'est afin de pourvoir aux festins sacrés, qu'aucune loi ne défend.

Ils disent qu'il faut détruire les temples afin de forcer les païens à embrasser le Christianisme ; mais une religion ne s'enrichit pas de pareilles conquêtes. « En matière de religion on « doit, non pas violenter, mais persuader (1). » Principe très-beau, sans doute, mais dont les païens ne se rappellent que depuis qu'ils sont devenus les plus faibles.

Les moines prétendaient que la destruction des temples tournait au profit de l'empire romain. Libanius répond en développant une idée qui, à cette époque, avait beaucoup de vogue parmi les païens, et surtout parmi ceux de l'Occident, savoir : que l'ancienne religion était le principe de la grandeur romaine, et que la nouvelle serait la cause de sa ruine. Il objecte ensuite que les sacrifices sont permis à Rome et à Alexandrie. Vous avez laissé cette liberté à l'Égypte, parce que l'Égypte vous nourrit, et que vous savez que si, par la volonté des dieux, le Nil n'inondait plus ce pays, l'empire serait affamé. Mais un motif analogue ne peut-il pas être allégué en faveur des temples des autres provinces?

Les destructeurs de temples disaient encore qu'ils ne faisaient sous Théodose que ce qui avait été permis sous Constantin. Libanius recommence l'histoire des empereurs chrétiens antérieurs à Théodose, et juge tous ces princes avec une injustice choquante. Les malheurs de la famille de Constantin, il les attribue au mépris de ce prince pour les rites sacrés; les guerres de Constance contre les Perses n'eurent pas d'autre cause. Constance craignait le retour du printemps, car chaque printemps lui apportait la guerre. Libanius choisit mal ses exemples, car Julien avait certainement assez fait pour les dieux; Valens, de l'aveu de l'orateur, respecta les temples situés dans les limites de l'empire, et même ceux des peuples étrangers; cependant ces deux princes furent, dans leurs expéditions militaires, bien moins heureux que Constantin et que Constance.

Libanius s'appesantit ensuite sur une idée juste, mais qui n'est pas à la hauteur du sujet qu'il traite. Les temples sont

(1) P. 178.

des constructions élégantes ou somptueuses ; au lieu de les abandonner à la fureur dévastatrice des moines, fureurs que les magistrats sont souvent forcés, dans l'intérêt de la sûreté publique, de modérer, ne serait-il pas plus naturel de les faire servir aux usages publics ? Tout le monde déplore la ruine d'un temple magnifique, grand comme une ville, et si riche qu'on le comparait à celui de Sérapis à Alexandrie ; il était situé sur les confins de la Perse, près d'une cité à laquelle il servait de citadelle (1). Ce temple a été renversé sur un ordre particulier de Théodose, trompé, dit Libanius, par un officier (sans doute Cynégius) qui, étant esclave de sa femme, obéissait à ceux qui mettent leur vertu à s'habiller de deuil et à se couvrir de sacs. Remarquons que Libanius reproche souvent aux femmes d'employer leur influence sur leurs époux pour les attirer du côté des chrétiens et les exciter ensuite à des violences contre les amis des dieux.

Il termine son discours en suppliant Théodose d'opposer son autorité à tous les désordres dont il vient de dérouler le tableau, et déclare que, si les moines se présentaient de nouveau pour renverser les temples qui ont résisté à leurs précédentes incursions, fussent-ils munis d'un rescrit de l'empereur, les habitants des campagnes ne manqueraient ni à eux-mêmes ni à la loi (2). Cette menace adressée si audacieusement à Théodose eut en partie son effet ; les païens d'Alexandrie défendirent le temple de Sérapis les armes à la main. Marcel, évêque d'Apamée, périt en combattant contre les défenseurs des temples de son diocèse. Pendant plusieurs années le repos de la Syrie fut troublé, non par les discussions des chrétiens contre les païens, mais par leurs combats.

Le discours *sur les Temples* doit occuper une place importante parmi les documents historiques relatifs à l'extinction du polythéisme grec, parce qu'il montre combien les païens avaient, à l'époque du règne de Théodose, peu de foi en leur religion et combien leur opposition était peu sérieuse. Libanius adresse à un empereur, dont la longanimité n'était certes pas la première vertu, des reproches sévères, des paroles bles-

(1) J. Godefroy croit que ce temple était situé à Edesse ou à Palmire (p. 192, note 5, R.) ; mais Tillemont pense (*Hist. des emp.*, t. V, p. 233) qu'il est plutôt question ici du temple de la Lune à Carres.

(2) P. 204.

santes et d'imprudentes menaces. Il se plaît à braver son courroux, déclare avec emphase qu'un pontife doit savoir ou se taire ou mourir (1), poursuit de ses invectives amères des hommes puissants, non-seulement à la cour impériale, mais dans tout l'Orient; et cependant cet étalage de dévouement et de grands sentiments a lieu dans le but d'obtenir que des édifices, où il n'est plus permis de célébrer les cérémonies sacrées d'après le rite ancien, soient conservés intacts. On dirait que l'orateur obéit moins à des sentiments religieux qu'à une sorte d'attachement instinctif pour des édifices précieux par leur antiquité et leur magnificence; car il demande comme une grâce qu'ils soient affectés à un service public et garantis contre la fureur destructive des moines. Les sacrifices, c'est-à-dire l'acte principal des cérémonies du culte païen, sont interdits et remplacés par cette oblation de l'encens qui avait toujours été regardée par les Grecs et par les Romains comme un faible témoignage de piété; les lois de l'ancien rituel païen sont abrogées, et il ne reste plus aux amis des idoles qu'une image défigurée de leur religion. Libanius ne se plaint pas de cette atteinte si grave contre la liberté de son culte; il consent à louer Valens et Théodose d'avoir reconnu le droit des païens d'offrir l'encens à leurs dieux : tout son intérêt se porte vers des temples, monuments privés de vie, dans lesquels le sang des victimes ne peut plus couler. L'orateur semble reconnaître que l'hellénisme ne sera jamais remis en possession de ses droits, et que les lois rendues contre cette religion insensée sont des faits irrévocables sur lesquels il convient, même aux païens, de garder le silence. Symmaque, demandant à Valentinien II que la statue de la Victoire soit replacée au sein du sénat, ne cède pas à l'influence d'un respect superstitieux pour ce simulacre; il personnifie le culte national tout entier, la gloire et l'avenir de la patrie, dans cette image dont la restauration dira que l'ancien culte est remis en jouissance de ses priviléges et redevient la religion de l'État. D'aussi hautes prétentions n'excitaient pas le zèle de Libanius, et, en le voyant renfermer ses doléances dans une pétition sans objet, nous apprenons qu'en Orient la cause du paganisme était regardée, par les chefs et les

(1) Eunape (*Vit. Prisci*) dit qu'à une époque qui, sans doute, correspond au règne de Théodose, plusieurs sophistes se donnèrent la mort de désespoir

défenseurs avoués de cette religion, comme une cause perdue.

Tillemont pense que ce discours fut composé à Constantinople, où Libanius se trouvait en l'année 384, et ajoute : « Cette « pièce est une pure déclamation que Libanius a composée pour « se satisfaire lui-même ou la réciter à Antioche devant ses « écoliers et d'autres païens ; mais il n'a jamais eu la hardiesse « de la prononcer devant un prince aussi zélé que Théo- « dose (1). » L'historien allemand Schroeckh partage cette opinion, mais croit que le rhéteur fit en sorte que l'empereur eût connaissance de son factum (2). Lors même que le discours *sur les Temples* n'aurait point été prononcé devant Théodose, ce qui est fort probable, il faudrait se garder de le confondre avec cette multitude de déclamations sans importance qui attestent plutôt la faconde que le talent véritable de Libanius. Parvenu à un haut degré de renommée, professant ouvertement ses opinions religieuses, cet orateur ne pouvait traiter un tel sujet sans exciter parmi les païens une sensation d'autant plus vive que tout indiquait que bientôt de pareils efforts ne pourraient plus être tentés impunément.

Ne tenant nul compte des réclamations des païens, Théodose continuait de donner à l'Église des preuves éclatantes de sa foi, et au polythéisme des témoignages non moins positifs de son mépris et de son aversion.

En 384, ou au commencement de l'année 386, le préfet du prétoire Cynégius reçut de l'empereur la mission de se rendre en Egypte, foyer de la philosophie néo-platonicienne, afin d'y faire fermer les temples et d'y interdire le culte des idoles. Il s'acquitta fidèlement de cette mission et ne circonscrivit pas les effets de son zèle dans les limites de l'Egypte. Trois ans plus tard commença cette célèbre expédition contre les temples nombreux de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine, dont l'histoire a conservé les détails curieux, et durant laquelle on vit des évêques marcher à cette pieuse démolition, moins comme des chefs d'Église qui vont combattre l'erreur que comme des généraux qui vont donner l'assaut à des villes ennemies. J'ajouterai, pour compléter le récit des revers éprouvés par le paganisme, que Théodose interdit, par une loi qui ne nous est

(1) *Hist. des emp.*, t. V, p. 234.
(2) *Christliche Kirchengeschichte*, VII, 232.

point parvenue, l'oblation de l'encens aux dieux. De tous les anciens rites il ne restait donc plus que les festins sacrés et les jeux publics, cérémonies qui n'avaient avec le polythéisme que des rapports très-éloignés.

Cependant Libanius adressait ou feignait d'adresser à Théodose de longs mémoires dans lesquels il lui donnait des conseils sur la législation, l'administration de l'Etat et la distribution de la justice... Son discours sur les prisonniers est une critique sévère de la conduite des gouverneurs, et, loin de s'en irriter, Théodose continuait d'honorer Libanius des témoignages de sa bienveillance. Souvent le rhéteur eut besoin d'y recourir; car, vers l'année 386, il se vit sur le point d'être enveloppé de nouveau dans une de ces affaires de divination auxquelles un mot, une plaisanterie donnait naissance, et qui d'ordinaire coûtait la vie à quelques malheureux. La sédition d'Antioche fournit ensuite à Libanius l'occasion de montrer son amour pour ses concitoyens et son crédit près des magistrats. En cette triste circonstance, les chrétiens et les païens se réunirent pour conjurer un malheur qui les menaçait également.

Il est facile de reconnaître qu'à cette époque le découragement avait pénétré dans l'âme de Libanius; la manière dont il s'exprime sur la défaite de Maxime en est la preuve. On sait que la guerre éclata, entre cet empereur et Théodose, en l'année 386, et que Maxime succomba. Les païens d'Occident appuyèrent de tous leurs efforts le compétiteur d'un prince l'ennemi déclaré de leur religion. Symmaque lui décerna de magnifiques éloges; mais Libanius, au contraire, écrivant à Mardonius, lui disait (1) : « Tous nos amis savent les vœux que « je forme pour l'empereur; ils le savent aussi les dieux qui le « protégèrent quand il combattit le tyran... Je souhaite que son « empire soit stable, et que ses fils parviennent à l'âge où ils « pourront remplacer sur le trône leur père parvenu à la der- « nière vieillesse. L'un partage déjà l'empire avec lui, l'autre « le partagera bientôt. Quant à moi, quelque triste qu'il soit de « conserver la vie au prix de tant de douleurs, je souhaite de « vivre jusqu'au jour où je pourrai voir le père entouré des « Dioscures. » Qu'était donc devenu ce sentiment si vif d'indignation qui avait dicté à Libanius le discours *sur les Temples?*

(1) T. II, p. 72. M.

Théodose, voyant que la mollesse des magistrats provinciaux empêchait les lois précédentes de recevoir leur exécution, adressa en 391, au préfet Augustal et au comte d'Égypte, un rescrit pour ordonner la clôture des temples et défendre de nouveau toute espèce de sacrifices (1).

L'année suivante il rendit enfin la loi générale contre l'ancien culte, qui fut la dernière de ce genre publiée en Orient, parce qu'en effet il était impossible d'en rendre une plus étendue et plus sévère dans ses prohibitions (2). A partir de l'an 392, il y eut encore des païens en Asie, quelques temples restèrent ouverts, les mystères d'Eleusis même furent encore célébrés, les jeux olympiques de Daphné, dont Libanius se montre si occupé, ne cessèrent que dans le siècle suivant (3); mais ces exceptions avaient pour principe la faiblesse ou l'indifférence des magistrats; car tout acte de paganisme, quel qu'il fût, public ou privé, était désormais placé au rang des crimes.

Libanius avait atteint un âge avancé quand sa religion subit ce dernier outrage. Rien ne révèle dans sa *Vie*, écrite par lui-même, ni dans sa correspondance, la douleur dont son âme dut être navrée. On y voit un vieillard qui se plaint de ses rivaux, de ses nombreux ennemis (4), du malheur des temps, et qui, se rappelant les agitations de sa longue carrière, de cette vie de rhéteur passée, pour ainsi dire, sur un théâtre, regrette de survivre à sa puissance, à sa popularité, à ses amis, et de se trouver seul dans une société qui ne le comprend ni ne l'écoute plus (5). Il cherche cependant encore à affermir dans les croyances païennes ceux de ses amis qui lui sont restés fidèles; il les engage à élever leurs enfants dans le respect des dieux et des anciennes coutumes, dernier moyen de perpétuer quelques restes de l'erreur. Il écrit à Ariston (6) : « Ces jours doivent être regar-
« dés comme des jours de fêtes, si vos affaires sont dans une telle
« situation que vous puissiez célébrer cette solennité (7). Pour

(1) *Cod. Th.* l. 16, t. 10, l. 11.

(2) *Id.* l. 12.

(3) Tillemont, *Mém. eccl.*, t. X, p. 540.

(4) Ses deux principaux ennemis étaient Acacius et Tuscianus de Phrygie (Suidas, t. II, p. 444).

(5) *Ep.* 882, p. 403. W.

(6) *Ep.* 1405, p. 645. W.

(7) Il parle des calendes de janvier, que les Grecs avaient empruntées aux Romains.

« vous, envoyez toujours des présents conformément à l'usage, « laissez après vous des gardiens de cette coutume. »

« Je ne sais, dit-il ailleurs, quel est le bruit de guerre qui « tout à coup s'est répandu (il parle de la guerre qui s'éleva en « 394 entre Théodose et Eugène); les amis des Muses, qui sont « si peu nombreux, suivent l'étendard de Mars et non celui « d'Apollon. Pour moi, accablé comme je le suis par les années, « je reste dans mes foyers. » Ainsi il ne forme aucun vœu en faveur d'Eugène, qui avait eu l'audace de relever en Occident les idoles. Le dépérissement général des croyances païennes, qui portait des populations entières à passer avec bonheur et enthousiasme sous les étendards du Christianisme, agissait aussi, on le voit, sur l'esprit de Libanius. Cet homme, qui autrefois flétrissait avec une éloquence si ardente la politique de Constance, ne trouve plus assez de force dans ses convictions, ni assez de chaleur dans son âme, pour condamner, même dans le secret d'une correspondance intime, le prince qui venait de porter le coup de mort à la religion romaine. Pour excuser ce découragement, il parle sans cesse de son grand âge, de ses infirmités, et désavoue sa vie tout entière et sa profession, en écrivant une longue lettre sur l'utilité du silence (1). On assure qu'au moment où il allait mourir, ses amis, lui demandant à qui il remettait le sceptre de l'éloquence, il répondit qu'il aurait choisi Chrysostôme si les chrétiens ne le lui avaient pas enlevé (2).

Lorsque Zozime, Eunape, et probablement d'autres historiens païens dont les écrits ont été perdus, déchirèrent systématiquement la mémoire de Théodose, ils agirent conformément à l'opinion du parti païen beaucoup mieux que Libanius quand il demande aux dieux la stabilité du règne de ce prince; mais la situation de l'historien, qui conçoit le plan d'un ouvrage d'après un certain ordre d'idées et l'exécute librement, ressemble peu à celle d'un orateur qui, lancé dès sa jeunesse dans le plus grand débat qui ait jamais agité le monde, se retire de l'arène après de longues années d'une lutte malheureuse, fatigué de combattre inutilement et de décrier ce qu'il voit faire et ce qu'il ne peut empêcher. Ce qui doit plus surprendre que les éloges décernés à Théodose par Libanius, et même que l'abattement où ce so-

(1) P. 756. W.
(2) Sozomènes, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. 2.

phiste finit par tomber, c'est cette déclaration qui sert d'exorde aux *Mémoires* qu'il écrivit sur les vicissitudes de sa vie (1) : « Les dieux ont tellement mêlé pour moi les biens et les maux « que je n'ai été, pendant le cours de mon existence, ni très- « heureux, ni très-malheureux. »

Libanius a vu renverser les autels de ses dieux, fermer et détruire leurs temples, outrager ses plus chères croyances ; deux fois les opinions religieuses qu'il professait ont fait planer sur sa tête un imminent péril ; des hommes avec lesquels il sympathisait par ses idées comme par ses intérêts ont été sous ses yeux conduits au supplice ; le triomphe des chrétiens, contre lequel il a lutté pendant plus de quarante années, est affermi pour toujours ; et cependant il trouve qu'il n'a pas été malheureux ; il descend dans le tombeau avec une douce quiétude, apanage de ceux qui ont vécu dans les temps calmes, éloignés des affaires publiques, étrangers à toute vive préoccupation. En faisant cet aveu, il montre qu'un sentiment très-voisin de l'indifférence religieuse s'était emparé de son âme. S'il eût possédé quelque peu de la sainte conviction qui animait ses deux illustres amis, saint Basile et saint Jean Chrysostôme, il aurait pensé qu'un homme qui laisse en mourant la société livrée à des idées réputées par lui dangereuses, et qu'il a toujours combattues, peut à bon droit se dire très-malheureux ; mais la résistance de Libanius et des rhéteurs à la victoire du Christianisme ne prenait pas sa source dans cette foi sincère qui agite et tourmente l'homme même quand il est sur le bord de sa tombe. Les docteurs chrétiens, en dirigeant tout l'effort de leur génie contre les philosophes néo-platoniciens et en dédaignant les menées et les vaines déclamations des rhéteurs, ont suffisamment montré quels étaient au IVe siècle les seuls adversaires contre lesquels il fût digne d'eux de combattre. Mais que pouvaient les philosophes les plus profonds, les sophistes les plus subtiles, les rhéteurs les plus ingénieux, que pourront-ils, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, contre celui qui a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (2)?

(1) T. II, p. 1. M.
(2) *Johan.*, XVI, 33.

Paris. — Imprimerie d'A. René et Ce, 32, rue de Seine.

défenseurs avoués de cette religion, comme une cause perdue.

Tillemont pense que ce discours fut composé à Constantinople, où Libanius se trouvait en l'année 384, et ajoute : « Cette « pièce est une pure déclamation que Libanius a composée pour « se satisfaire lui-même ou la réciter à Antioche devant ses « écoliers et d'autres païens ; mais il n'a jamais eu la hardiesse « de la prononcer devant un prince aussi zélé que Théo« dose (1). » L'historien allemand Schroeckh partage cette opinion, mais croit que le rhéteur fit en sorte que l'empereur eût connaissance de son factum (2). Lors même que le discours *sur les Temples* n'aurait point été prononcé devant Théodose, ce qui est fort probable, il faudrait se garder de le confondre avec cette multitude de déclamations sans importance qui attestent plutôt la faconde que le talent véritable de Libanius. Parvenu à un haut degré de renommée, professant ouvertement ses opinions religieuses, cet orateur ne pouvait traiter un tel sujet sans exciter parmi les païens une sensation d'autant plus vive que tout indiquait que bientôt de pareils efforts ne pourraient plus être tentés impunément.

Ne tenant nul compte des réclamations des païens, Théodose continuait de donner à l'Église des preuves éclatantes de sa foi, et au polythéisme des témoignages non moins positifs de son mépris et de son aversion.

En 384, ou au commencement de l'année 386, le préfet du prétoire Cynégius reçut de l'empereur la mission de se rendre en Egypte, foyer de la philosophie néo-platonicienne, afin d'y faire fermer les temples et d'y interdire le culte des idoles. Il s'acquitta fidèlement de cette mission et ne circonscrivit pas les effets de son zèle dans les limites de l'Egypte. Trois ans plus tard commença cette célèbre expédition contre les temples nombreux de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine, dont l'histoire a conservé les détails curieux, et durant laquelle on vit des évêques marcher à cette pieuse démolition, moins comme des chefs d'Église qui vont combattre l'erreur que comme des généraux qui vont donner l'assaut à des villes ennemies. J'ajouterai, pour compléter le récit des revers éprouvés par le paganisme, que Théodose interdit, par une loi qui ne nous est

(1) *Hist. des emp.*, t. V, p. 234.
(2) *Christliche Kirchengeschichte*, VII, 232.

point parvenue, l'oblation de l'encens aux dieux. De tous les anciens rites il ne restait donc plus que les festins sacrés et les jeux publics, cérémonies qui n'avaient avec le polythéisme que des rapports très-éloignés.

Cependant Libanius adressait ou feignait d'adresser à Théodose de longs mémoires dans lesquels il lui donnait des conseils sur la législation, l'administration de l'Etat et la distribution de la justice... Son discours sur les prisonniers est une critique sévère de la conduite des gouverneurs, et, loin de s'en irriter, Théodose continuait d'honorer Libanius des témoignages de sa bienveillance. Souvent le rhéteur eut besoin d'y recourir; car, vers l'année 386, il se vit sur le point d'être enveloppé de nouveau dans une de ces affaires de divination auxquelles un mot, une plaisanterie donnait naissance, et qui d'ordinaire coûtait la vie à quelques malheureux. La sédition d'Antioche fournit ensuite à Libanius l'occasion de montrer son amour pour ses concitoyens et son crédit près des magistrats. En cette triste circonstance, les chrétiens et les païens se réunirent pour conjurer un malheur qui les menaçait également.

Il est facile de reconnaître qu'à cette époque le découragement avait pénétré dans l'âme de Libanius; la manière dont il s'exprime sur la défaite de Maxime en est la preuve. On sait que la guerre éclata, entre cet empereur et Théodose, en l'année 386, et que Maxime succomba. Les païens d'Occident appuyèrent de tous leurs efforts le compétiteur d'un prince l'ennemi déclaré de leur religion. Symmaque lui décerna de magnifiques éloges; mais Libanius, au contraire, écrivant à Mardonius, lui disait (1) : « Tous nos amis savent les vœux que « je forme pour l'empereur; ils le savent aussi les dieux qui le « protégèrent quand il combattit le tyran... Je souhaite que son « empire soit stable, et que ses fils parviennent à l'âge où ils « pourront remplacer sur le trône leur père parvenu à la der- « nière vieillesse. L'un partage déjà l'empire avec lui, l'autre « le partagera bientôt. Quant à moi, quelque triste qu'il soit de « conserver la vie au prix de tant de douleurs, je souhaite de « vivre jusqu'au jour où je pourrai voir le père entouré des « Dioscures. » Qu'était donc devenu ce sentiment si vif d'indignation qui avait dicté à Libanius le discours *sur les Temples?*

(1) T. II, p. 72. M.

Théodose, voyant que la mollesse des magistrats provinciaux empêchait les lois précédentes de recevoir leur exécution, adressa en 391, au préfet Augustal et au comte d'Égypte, un rescrit pour ordonner la clôture des temples et défendre de nouveau toute espèce de sacrifices (1).

L'année suivante il rendit enfin la loi générale contre l'ancien culte, qui fut la dernière de ce genre publiée en Orient, parce qu'en effet il était impossible d'en rendre une plus étendue et plus sévère dans ses prohibitions (2). A partir de l'an 392, il y eut encore des païens en Asie, quelques temples restèrent ouverts, les mystères d'Eleusis même furent encore célébrés, les jeux olympiques de Daphné, dont Libanius se montre si occupé, ne cessèrent que dans le siècle suivant (3); mais ces exceptions avaient pour principe la faiblesse ou l'indifférence des magistrats; car tout acte de paganisme, quel qu'il fût, public ou privé, était désormais placé au rang des crimes.

Libanius avait atteint un âge avancé quand sa religion subit ce dernier outrage. Rien ne révèle dans sa *Vie*, écrite par lui-même, ni dans sa correspondance, la douleur dont son âme dut être navrée. On y voit un vieillard qui se plaint de ses rivaux, de ses nombreux ennemis (4), du malheur des temps, et qui, se rappelant les agitations de sa longue carrière, de cette vie de rhéteur passée, pour ainsi dire, sur un théâtre, regrette de survivre à sa puissance, à sa popularité, à ses amis, et de se trouver seul dans une société qui ne le comprend ni ne l'écoute plus (5). Il cherche cependant encore à affermir dans les croyances païennes ceux de ses amis qui lui sont restés fidèles; il les engage à élever leurs enfants dans le respect des dieux et des anciennes coutumes, dernier moyen de perpétuer quelques restes de l'erreur. Il écrit à Ariston (6) : « Ces jours doivent être regar-« dés comme des jours de fêtes, si vos affaires sont dans une telle « situation que vous puissiez célébrer cette solennité (7). Pour

(1) *Cod. Th.* l. 16, t. 10, l. 11.

(2) *Id.* l. 12.

(3) Tillemont, *Mém. eccl.*, t. X, p. 540.

(4) Ses deux principaux ennemis étaient Acacius et Tuscianus de Phrygie (Suidas, t. II, p. 444).

(5) *Ep.* 882, p. 403. W.

(6) *Ep.* 1405, p. 645. W.

(7) Il parle des calendes de janvier, que les Grecs avaient empruntées aux Romains.

« vous, envoyez toujours des présents conformément à l'usage, « laissez après vous des gardiens de cette coutume. »

« Je ne sais, dit-il ailleurs, quel est le bruit de guerre qui « tout à coup s'est répandu (il parle de la guerre qui s'éleva en « 394 entre Théodose et Eugène); les amis des Muses, qui sont « si peu nombreux, suivent l'étendard de Mars et non celui « d'Apollon. Pour moi, accablé comme je le suis par les années, « je reste dans mes foyers. » Ainsi il ne forme aucun vœu en faveur d'Eugène, qui avait eu l'audace de relever en Occident les idoles. Le dépérissement général des croyances païennes, qui portait des populations entières à passer avec bonheur et enthousiasme sous les étendards du Christianisme, agissait aussi, on le voit, sur l'esprit de Libanius. Cet homme, qui autrefois flétrissait avec une éloquence si ardente la politique de Constance, ne trouve plus assez de force dans ses convictions, ni assez de chaleur dans son âme, pour condamner, même dans le secret d'une correspondance intime, le prince qui venait de porter le coup de mort à la religion romaine. Pour excuser ce découragement, il parle sans cesse de son grand âge, de ses infirmités, et désavoue sa vie tout entière et sa profession, en écrivant une longue lettre sur l'utilité du silence (1). On assure qu'au moment où il allait mourir, ses amis, lui demandant à qui il remettait le sceptre de l'éloquence, il répondit qu'il aurait choisi Chrysostôme si les chrétiens ne le lui avaient pas enlevé (2).

Lorsque Zozime, Eunape, et probablement d'autres historiens païens dont les écrits ont été perdus, déchirèrent systématiquement la mémoire de Théodose, ils agirent conformément à l'opinion du parti païen beaucoup mieux que Libanius quand il demande aux dieux la stabilité du règne de ce prince ; mais la situation de l'historien, qui conçoit le plan d'un ouvrage d'après un certain ordre d'idées et l'exécute librement, ressemble peu à celle d'un orateur qui, lancé dès sa jeunesse dans le plus grand débat qui ait jamais agité le monde, se retire de l'arène après de longues années d'une lutte malheureuse, fatigué de combattre inutilement et de décrier ce qu'il voit faire et ce qu'il ne peut empêcher. Ce qui doit plus surprendre que les éloges décernés à Théodose par Libanius, et même que l'abattement où ce so-

(1) P. 756. W.

(2) Sozomènes, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. 2.

phiste finit par tomber, c'est cette déclaration qui sert d'exorde aux *Mémoires* qu'il écrivit sur les vicissitudes de sa vie (1) : « Les dieux ont tellement mêlé pour moi les biens et les maux « que je n'ai été, pendant le cours de mon existence, ni très-« heureux, ni très-malheureux. »

Libanius a vu renverser les autels de ses dieux, fermer et détruire leurs temples, outrager ses plus chères croyances ; deux fois les opinions religieuses qu'il professait ont fait planer sur sa tête un imminent péril ; des hommes avec lesquels il sympathisait par ses idées comme par ses intérêts ont été sous ses yeux conduits au supplice ; le triomphe des chrétiens, contre lequel il a lutté pendant plus de quarante années, est affermi pour toujours ; et cependant il trouve qu'il n'a pas été malheureux ; il descend dans le tombeau avec une douce quiétude, apanage de ceux qui ont vécu dans les temps calmes, éloignés des affaires publiques, étrangers à toute vive préoccupation. En faisant cet aveu, il montre qu'un sentiment très-voisin de l'indifférence religieuse s'était emparé de son âme. S'il eût possédé quelque peu de la sainte conviction qui animait ses deux illustres amis, saint Basile et saint Jean Chrysostôme, il aurait pensé qu'un homme qui laisse en mourant la société livrée à des idées réputées par lui dangereuses, et qu'il a toujours combattues, peut à bon droit se dire très-malheureux ; mais la résistance de Libanius et des rhéteurs à la victoire du Christianisme ne prenait pas sa source dans cette foi sincère qui agite et tourmente l'homme même quand il est sur le bord de sa tombe. Les docteurs chrétiens, en dirigeant tout l'effort de leur génie contre les philosophes néo-platoniciens et en dédaignant les menées et les vaines déclamations des rhéteurs, ont suffisamment montré quels étaient au IVe siècle les seuls adversaires contre lesquels il fût digne d'eux de combattre. Mais que pouvaient les philosophes les plus profonds, les sophistes les plus subtiles, les rhéteurs les plus ingénieux, que pourront-ils, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, contre celui qui a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (2)?

(1) T. II, p. 1. M.
(2) *Johan.*, XVI, 33.

Paris. — Imprimerie d'A. René et Ce, 32, rue de Seine.